



TAO TE KING, LAO TSEU

STANISLAS JULIEN

TAO TE KING

LE LIVRE DE LA VOIE ET DE LA VERTU

1

道德经

(DAO DE JING DE LAOZI)

TRADUCTION : STANISLAS JULIEN

1842

www.taichi-kungfu.fr

Cette traduction du Tao Te King (Dao De Jing) est présentée ici dans son intégralité mais sans les commentaires du traducteur. La version complète du livre de S. Julien incluant ses commentaires (pour chaque chapitre) est disponible sur le site. L'introduction a toutefois été conservée pour une meilleure intelligence du texte. Ceux souhaitant accéder directement à la traduction peuvent le faire ici.

ACCÈS DIRECT AUX CHAPITRES

([cliquer](#) sur le numéro de chapitre ci-dessous)

1	2	3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24	25	26	27
28	29	30	31	32	33	34	35	36
37	38	39	40	41	42	43	44	45
46	47	48	49	50	51	52	53	54
55	56	57	58	59	60	61	62	63
64	65	66	67	68	69	70	71	72
73	74	75	76	77	78	79	80	81

INTRODUCTION

Lao-tseu ouvre la série de dix philosophes célèbres qui ont fleuri en Chine avant l'ère chrétienne, et dont les œuvres, presque aussi inconnues en Europe que leurs noms, forment une collection de trente-quatre volumes petit in-folio.

Je ne puis me défendre d'un sentiment de crainte en publiant, pour la première fois, la traduction complète de cet ouvrage mémorable qu'on regarde avec raison comme le plus profond, le plus abstrait et le plus difficile de toute la littérature chinoise. Une autre considération vient accroître encore ma juste inquiétude : c'est de me voir en désaccord, sur la portée de ce livre, avec quelques savants missionnaires, les PP. Prémare, Bouvet et Fouquet, et avec l'un des plus habiles sinologues de notre temps, M. Abel-Rémusat. Cet ingénieux écrivain a publié, sur Lao-tseu et sa doctrine, un mémoire qui a produit une vive sensation en Europe, mais dont l'examen approfondi du Tao-te-king et de ses commentaires ne me permet pas d'admettre les curieuses conséquences.

M. Rémusat ne s'était pas dissimulé les obstacles que présente la publication complète de ce texte révéral, recommandable à la fois par son antiquité, sa profondeur et son élévation.

« Le livre de Lao-tseu, dit-il , n'est pas facile à entendre, parce que l'obscurité des matières s'y joint à une sorte de concision antique, à un vague qui va quelquefois jusqu'à rendre son style énigmatique... Ce serait une difficulté très grande s'il s'agissait de le traduire en entier et de l'éclaircir sous le rapport de la doctrine qu'il renferme. Mais,

cela ne doit pas nous empêcher d'en extraire les passages les plus marquants, et d'en fixer le sens au moins d'une manière générale. Il suffit de constater le sens le plus palpable, quelquefois même de noter les expressions, sans rechercher l'acception profonde et philosophique dont elles sont susceptibles. Outre l'obscurité de la matière en elle-même, les anciens avaient des raisons de ne pas s'expliquer plus clairement sur ces sortes de sujets....

« LE TEXTE EST SI PLEIN D'OBSCURITÉ, NOUS AVONS SI PEU DE MOYENS POUR EN ACQUÉRIR L'INTELLIGENCE PARFAITE, SI PEU DE CONNAISSANCE DES CIRCONSTANCES AUXQUELLES L'AUTEUR A VOULU FAIRE ALLUSION ; NOUS SOMMES, EN UN MOT, SI LOIN A TOUS ÉGARDS DES IDÉES SOUS L'INFLUENCE DESQUELLES IL ÉCRIVAIT, QU'IL Y AURAIT DE LA TÊMÉRITÉ A PRÉTENDRE RETROUVER EXACTEMENT LE SENS QU'IL AVAIT EN VUE, QUAND CE SENS NOUS ÉCHAPPE ».

Cette difficulté du texte de Lao-tseu est également reconnue en Chine, et nous pourrions nous consoler de notre impuissance à l'entendre complètement, en voyant les docteurs Tao-sse les plus renommés y signaler les mêmes obscurités qui ont égaré quelques missionnaires et M. Abel-Rémusat.

« Il n'est pas aisé, dit Sie-hoeï, l'un de nos commentateurs, d'expliquer clairement les passages les plus profonds de Lao-tseu ; tout ce que la science peut faire, c'est d'en donner le sens général.

Hâtons-nous de le dire, cependant, les difficultés qu'ont rencontrées les PP. Prémare, Fouquet, Bouvet et M. Abel-Rémusat, tenaient moins à la langue ou au sujet du livre qu'au système d'interprétation qu'ils avaient adopté.

Entraînés par le louable désir de répandre promptement la religion chrétienne en Chine, et mus par une conviction qu'il n'est pas permis de révoquer en doute, quelques savants jésuites s'étudièrent à montrer que les monuments littéraires de l'antiquité chinoise renfermaient de nombreux passages évidemment empruntés aux livres saints, et jusqu'à des dogmes catholiques, dont la connaissance en Chine nous obligerait d'admettre, en raisonnant suivant la foi la plus orthodoxe, que Dieu avait accordé aux habitants du céleste empire une sorte de révélation anticipée. Le P. Prémare pour prouver cette thèse , que combattirent d'autres missionnaires non moins savants, non moins respectables que lui (les PP. Régis, Lacharme, Visdelou), composa un ouvrage in-4° qui existe en manuscrit à la Bibliothèque royale, et que M. Bonetti a commencé à publier dans les Annales de la philosophie chrétienne.

« L'objet principal du Tao-te-king, dit Montucci , partisan de ce système d'interprétation, est d'établir une connaissance singulière d'UN ÊTRE SUPRÊME EN TROIS PERSONNES. Beaucoup de passages, ajoute-t-il, parlent si clairement d'un Dieu trine, que quiconque aura lu ce livre ne pourra douter que le MYSTÈRE DE LA TRÈS-SAINTE-TRINITÉ n'ait été révélé aux Chinois plus de cinq siècles avant la venue de Jésus-Christ... L'étude et la publication de ce livre extraordinaire seraient donc du plus grand secours aux missionnaires pour étendre et accroître heureusement la moisson apostolique ».

Le P. Amiot a cru reconnaître les trois personnes de la Trinité dans la première phrase du XIVe chapitre du Lao-tseu, qu'il traduit ainsi :

« Celui qui est comme visible et ne peut être vu se nomme KHI (lisez I) ; celui qu'on ne peut entendre et qui ne parle pas aux oreilles se

nomme HI ; celui qui est comme sensible et qu'on ne peut toucher se nomme WEĪ.

M. Rémusat est allé plus loin que ce savant missionnaire. Il a cru reconnaître le mot [] (Jehova) dans les trois syllabes I, HI, WEĪ, qui appartiennent chacune à un membre de phrase différent ; et, à vrai dire, le but principal de son mémoire sur Lao-tseu est de prouver cette conjecture, et d'établir par là qu'il avait existé des communications entre l'Occident et la Chine dès le VI^e siècle avant J. C. Suivant lui,

« les trois caractères employés ici n'ont aucun sens ; ils sont simplement, dit-il, des signes de sons étrangers à la langue chinoise, soit qu'on les articule en entier (IHV), soit qu'on prenne séparément les initiales (I, H, V)... Le nom trigrammatique I-HI-WEĪ, ou HIV, étant, comme on l'a vu, étranger à la langue chinoise , il est intéressant d'en découvrir l'origine. Ce mot me paraît matériellement identique à celui de Ιαω... (altération du tétragramme hébraïque [] (Jéhova), nom que, suivant Diodore de Sicile, les Juifs donnaient à Dieu. Il est bien remarquable que la transcription la plus exacte de ce nom célèbre se rencontre dans un livre chinois , car Lao-tseu a conservé l'aspiration que les Grecs ne pouvaient exprimer avec les lettres de leur alphabet. D'un autre côté, le tétragramme hébraïque se trouve, dans le Tao-te-king, réduit à trois lettres. Cela, sans doute, ne faisait rien à la prononciation, parce que, suivant toute apparence, le dernier [] de [] (JÉHOVA) ne s'articulait pas.... Le fait d'un nom hébraïque ou syrien dans un ancien livre chinois, ce fait inconnu jusqu'à présent, est toujours assez singulier, et il reste, je crois, complètement démontré, quoiqu'il y ait encore beaucoup à faire pour l'expliquer d'une manière satisfaisante.... Ce nom, si bien conserve dans le Tao-

te-king, qu'on peut dire que les Chinois l'ont mieux connu et plus exactement transcrit que les Grecs, est une particularité vraiment caractéristique. Il me paraît impossible de douter que ce nom ne soit, sous cette forme, originaire de la Syrie, et je le regarde comme une marque incontestable de la route que les idées que nous nommons Pythagoriciennes ou Platoniciennes ont suivie pour arriver à la Chine.

Quels que soient mon respect pour la mémoire de M. Rémusat et mon admiration pour sa haute intelligence, je dois déclarer qu'à mon sentiment cette hypothèse, neuve et ingénieuse, est loin d'être fondée. Si je ne m'abuse pas, les lecteurs partageront le même avis après avoir lu le texte du chapitre XIV et les commentaires qui l'accompagnent. Les trois syllabes I, HI, WEÏ, que ce savant regarde comme étrangères à la langue chinoise et purement phonétiques, et où il a cru voir la transcription fidèle du tétragramme hébraïque [] (Jého-va), ont en chinois un sens clair et rationnel qui s'appuie de l'autorité de Ho-chang-kong, philosophe Tao-sse, qui florissait l'an 163 avant J. C. et qui, suivant M. Rémusat lui-même, paraît mériter une entière confiance. Il est permis de penser que l'illustre professeur aurait renoncé à cette manière de voir, s'il avait pu faire usage de l'antique et précieux commentaire de Ho-chang-kong.

La première syllabe, I, signifie dépourvu de couleur ; la seconde, HI, dépourvu de son ou de voix ; la troisième, WEÏ, dépourvu de corps.

D'où résulte ce sens de la première phrase du chapitre XIV :

« Vous le regardez (le Tao) et ne le voyez pas : il est sans couleur (incolore) ;

Vous l'écoutez et ne l'entendez pas : il est sans voix (aphone) ;

Vous voulez le toucher et ne l'atteignez pas : il est sans corps (incorporel) ».

Cette interprétation de Ho-chang-kong est confirmée par les commentateurs les plus renommés, par exemple Thi-we-tsen, Fo-koueï-tseu, Te-thsing, Li-yong, etc. etc. Elle se trouve aussi dans un extrait considérable de Lao-tseu, qui fait partie d'un recueil de fragments philosophiques intitulé Tseu-p'in-kin-han, que possède la Bibliothèque royale.

D'un autre côté, les nombreux commentaires de Lao-tseu que j'ai à ma disposition, n'offrent pas un seul passage qui permette de regarder les trois syllabes I (incolore), HI (aphone) et WEÏ (incorporel) comme dépourvues de signification et étrangères à la langue chinoise. Les interprètes poussent le scrupule et la franchise aussi loin qu'aucuns philologues européens, et toutes les fois qu'ils rencontrent un mot qui n'a jamais été expliqué par personne et dont le sens leur échappe, ils l'avouent sincèrement. C'est ce qu'on voit souvent dans les notes sur les livres classiques et à chaque page du supplément du dictionnaire Tseu-weï. Or si les trois syllabes I, HI, WEÏ, se fussent trouvées dans le même cas, les commentateurs chinois n'auraient pas manqué de le déclarer, ne fût-ce que pour éveiller (comme ils le disent) l'attention des sages futurs.

La découverte du nom de Jéhova, que M. Rémusat avait cru trouver dans Lao-tseu, n'était pas fondée seulement sur des considérations philologiques qui lui sont particulières, et dont j'ai donné plus haut le sommaire en citant ses propres expressions. Il avait été confirmé dans cette hypothèse par des récits dont il importait de bien rechercher l'origine avant de les admettre comme des faits établis.

« Un autre point, dit-il, sur lequel il est difficile de conserver des

doutes, c'est le voyage de Lao-tseu à une grande distance de la Chine. A la vérité, il y a quelque diversité dans les auteurs sur les circonstances de ce voyage. Sse-ma-thsien le place à la fin de la vie de Lao-tseu , après la publication de son Tao-te-king, et dit, au surplus, qu'on ignore ce que devint ce philosophe.

D'autres entendent dans un sens purement historique sa retraite sur le mont Kouen-lun c'est-à-dire dans les parties les plus élevées des montagnes de l'Inde et du Thibet. Ceux qui le font arriver à huit cents lis à l'ouest de Khotan placent la scène de ses travaux, de sa prédication et de son exaltation, non loin de Badakchan et de Balk, dans les parties les plus orientales de la Bactriane. Le terme de son voyage eut été plus éloigné encore, s'il fût venu visiter le pays où s'étendit depuis l'empire romain, et convertir, comme le disent les mythologues chinois, les diverses nations de ces contrées. Tout cela n'est embarrassant que parce que le commerce que Lao-tseu dut avoir avec les philosophes de l'Occident, aurait été postérieur, dans ces différentes hypothèses, à la composition de son livre. Il n'y a pas d'in vraisemblance à supposer qu'un philosophe chinois ait voyagé, dès le VI^e siècle avant notre ère, dans la Perse et dans la Syrie ».

Il m'a paru important de rechercher l'origine de ces traditions. J'ai compulsé depuis un an les différentes encyclopédies littéraires et philosophiques des Chinois, le recueil des vingt-quatre historiens officiels de l'empire, et tous les mémoires et documents originaux sur la doctrine de Lao-tseu, que possède la Bibliothèque royale, et j'ai reconnu de la manière la plus incontestable que toutes les traditions sur ces voyages de notre philosophe à l'occident de la Chine n'ont d'autre point de départ et d'autre source que la légende fabuleuse de Lao-tseu, composée par Ko-hong (autrement appelé Pao-pou-

tseu) presque dix siècles après ce philosophe (vers l'an 350 de notre ère), légende qu'il a mise en tête de son Histoire mythologique des dieux et des immortels. Cette considération m'a engagé à la traduire et à la donner en entier à la suite de la Notice historique.

Il me reste à parler du mot Tao, qui fait le sujet du Tao-te-king.

Les lettrés, les bouddhistes et les Tao-sse font un grand usage de ce mot, et l'emploient chacun dans un sens différent.

Chez les écrivains de l'école de Confucius, il se prend, au figuré, dans le sens de voie, et exprime la conduite régulière qu'il faut suivre, soit pour bien gouverner, soit pour pratiquer les principales vertus sociales ; ainsi l'on dit : la voie de l'humanité, de la justice, des rites. « La voie n'est pas fréquentée, dit Confucius ; je sais pourquoi : les hommes éclairés l'outrepassent, les ignorants ne l'atteignent pas ».

Chez les bouddhistes, le mot Tao a reçu, suivant le dictionnaire Sants'ang-fa-sou le sens de Pou-thi, transcription chinoise du mot sanskrit bouddhi, intelligence.« Sous les dynasties des Tsin et des Song (de 265 à 501 après J. C.), la doctrine de Bouddha ne faisait que commencer à se répandre en Chine. Les bouddhistes n'avaient pas encore reçu le nom de Seng ; on les appelait généralement Tao-jin, c'est-à-dire les hommes de l'intelligence (les hommes qui cherchent à atteindre l'intelligence, le principal attribut de Bouddha et le plus haut degré de la perfection) ».

Nous lisons, dans le Chin-i-tien , que les Tao-jin (les bouddhistes) se liguerent avec les Tao-sse (les sectateurs de Lao-tseu) pour combattre les Jou (ou les lettrés de l'école de Confucius).

Je saisis cette occasion pour corriger une grave erreur historique relative à la propagation de la doctrine de Lao-tseu, erreur qui prend

sa source dans les notes que M. Klaproth a jointes à l'édition du Fo-koue-ki, et qui se trouve reproduite en vingt endroits d'un savant mémoire de M. W. H. Sykes, inséré dans le Journal de la Société asiatique de Londres (t. XII, p. 218-486).

L'expression Tao-jin (bouddhiste) est souvent citée par Fa-hien, et elle a été plusieurs fois traduite par Tao-sse, ou sectateur du Tao, définition qui a fait tirer à Klaproth les conséquences les plus erronées. « Il est très remarquable, dit ce savant, que Fa-hien parle si souvent, dans sa relation, des Tao-sse, qui, de son temps, existaient non seulement dans l'Asie centrale, mais aussi dans l'Inde. Il paraît donc que la doctrine de cette secte philosophique était déjà très répandue dans les contrées situées à l'ouest et au sud-ouest de la Chine. Nous avons déjà vu le Tao-sse 'Ai arriver à Kapila à la naissance de Shâkya-mou-ni, et tirer son horoscope ».

Dans le Fo-koue-ki, Fa-hien lui-même, qu'on ne saurait confondre avec un Tao-sse, est désigné par la qualification de Tao-jin. Or, il résulte évidemment de la définition et des faits historiques rapportés plus haut, que dans les passages dont parle M. Klaproth, les Tao-jin du Fo-koue-ki n'étaient autres que des bouddhistes.

Il n'est pas sans intérêt, pour le philologue, de rechercher comment M. Klaproth a été conduit à rendre l'expression Tao-jin (l'homme de l'intelligence, le bouddhiste) par Tao-sse, ou sectateur de Lao-tseu. Il possédait un dictionnaire tonique intitulé Ou-tche-yun-soui, où l'on définit l'expression Tao-jin par les mots te-tao-jin, c'est-à-dire l'homme qui a acquis l'intelligence. Cette explication est citée comme appartenant à l'ouvrage bouddhique Ta-tchi-tou-lun. Mais comme Klaproth ignorait la nature de cet ouvrage et l'acception bouddhique de tao (intelligence), que je dois au dictionnaire San-tsang-fa-sou, et

que personne n'avait donnée jusqu'ici, il a pris ce mot dans le sens de raison, par lequel on est convenu de désigner la doctrine de Lao-tseu (on dit la doctrine de la raison), et que je discuterai tout à l'heure. Ainsi disparaît ce fait, si curieux et en même temps si étrange, de l'existence des Tao-sse dans l'Inde au commencement du Ve siècle après notre ère. Plusieurs autres faits aussi graves et non moins erronés se sont glissés dans les mémoires de quelques sinologues célèbres. Ils disparaîtront à leur tour, dès qu'on aura pris le soin de les éclaircir par la traduction fidèle des textes chinois où l'on avait cru les apercevoir.

Il est temps d'arriver au sens particulier de Tao, dans le livre dont nous nous occupons. « Les Tao-sse s'en servent, dit M. Rémusat , pour désigner la raison primordiale, l'intelligence qui a formé le monde, et qui le régit comme l'esprit régit le corps. C'est en ce sens qu'ils se disent sectateurs de la raison. Ce mot me semble ne pas pouvoir être bien traduit si ce n'est par le mot λόγος, dans le triple sens de souverain être, de raison et de parole. C'est évidemment le λόγος de Platon, qui a disposé l'univers, la raison universelle de Zénon, de Cléanthe et des autres stoïciens ; c'est cet être qu'Amélius disait être désigné sous le nom de raison de Dieu par un philosophe qu'Eusèbe croit être le même que saint Jean, etc. »

De là vient qu'on appelle les Tao-sse « les rationalistes », et leur doctrine « le rationalisme ». Les preuves que je vais rapporter engageront, je l'espère, les savants à renoncer à ces dénominations.

On conviendra sans peine que le plus sûr moyen de comprendre le sens de Tao dans la doctrine de Lao-tseu, c'est d'interroger le maître lui-même, et de consulter les philosophes de son école les plus rapprochés de l'époque où il a vécu, tels que Tchoang-tseu, Ho-kouan-

tsen, Ho-chang-kong, etc. qui sont tous antérieurs à l'ère chrétienne. Or, suivant eux, le Tao est dépourvu d'action, de pensée, de jugement, d'intelligence. Il paraît donc impossible de le prendre pour la raison primordiale, pour l'intelligence sublime qui a créé et qui régit le monde.

Telle est cependant l'idée que plusieurs savants dont je respecte et partage les croyances voudraient absolument trouver dans le Tao de Lao-tseu. Mais, en matière d'érudition, on doit s'étudier à chercher dans les écrivains de l'antiquité ce qu'ils renferment réellement, et non ce qu'on désirerait d'y trouver.

Le sens de Voie, que je donne au mot Tao, résulte clairement des passages suivants de Lao-tseu : « Si j'étais doué de quelque prudence, je marcherais dans le grand Tao (dans la grande voie). — Le grand Tao est très uni (la grande Voie est très unie), mais le peuple aime les sentiers. (Ch. LIII.) — Le Tao peut être regardé comme la mère de l'univers. Je ne connais pas son nom ; pour le qualifier, je l'appelle le Tao ou la Voie ». (Chap. XXV.)

Ho-chang-kong, le plus ancien commentateur de Lao-tseu, qui florissait dans le II^e siècle avant notre ère, explique ainsi ce passage : « Je ne vois ni le corps ni la figure du Tao ; je ne sais comment il faut le nommer : mais, comme je vois que tous les êtres naissent EN VENANT par le Tao, je le qualifie en l'appelant le Tao ou la Voie ».

Ho-kouan-tseu, philosophe Tao-sse, offre (liv. III, fol. 20) une définition analogue du même mot : « Le Tao est ce qui a donné passage aux êtres. »

On peut comparer Tchoang-tseu, philosophe Tao-sse contemporain de Meng-tseu, liv. V, fol. 1.

Nous voyons dans le Tao-te-king, chap. XXI, note 6, un curieux passage où Lao-tseu compare le Tao ou la Voie, à une porte par laquelle passent tous les êtres pour arriver à la vie.

Il résulte des passages qui précèdent, et d'une foule d'autres que je pourrais rapporter, que, dans Lao-tseu et les plus anciens philosophes de son école antérieurs à l'ère chrétienne, l'emploi et la définition du mot Tao excluent toute idée de cause intelligente, et qu'il faut le traduire par Voie, en donnant à ce mot une signification large et élevée qui réponde au langage de ces philosophes, lorsqu'ils parlent de la puissance et de la grandeur du Tao.

Lao-tseu représente le Tao comme un être dépourvu d'action, de pensées, de désirs, et il veut que, pour arriver au plus haut degré de perfection, l'homme reste, comme le Tao, dans un quiétisme absolu ; qu'il se dépouille de pensées, de désirs, et même des lumières de l'intelligence, qui, suivant lui, sont une cause de désordre. Ainsi, dans son livre, le mot Tao signifie tantôt la Voie sublime par laquelle tous les êtres sont arrivés à la vie , tantôt l'imitation du Tao, en restant, comme lui, sans action, sans pensées, sans désirs. C'est dans ce dernier sens que l'on dit au figuré : « marcher, avancer dans le Tao, se rapprocher du Tao, arriver au Tao ».

Il y aurait beaucoup à dire sur la doctrine de l'émanation et sur le retour à l'âme universelle , qu'on a cru trouver dans certains passages de Lao-tseu. Je me bornerai à renvoyer les lecteurs à l'ouvrage même, et en particulier au chapitre XLII. Il n'entre pas dans mon plan de rapprocher la doctrine de Lao-tseu de celle de Platon et de ses disciples. Quoique je ne sois pas resté étranger à la philosophie grecque, dont j'aime à lire encore les monuments originaux, je dois laisser aux savants qui se sont voués à l'histoire de la philosophie, le soin de faire

cette curieuse et importante comparaison.

Absorbé depuis longtemps par l'étude de la langue et de la littérature chinoises, je craindrais de ne faire qu'effleurer cette question féconde, et de l'affaiblir peut-être en la traitant d'après mes propres idées, sans posséder aujourd'hui toutes les connaissances que, dans ces derniers temps, les progrès de l'esprit humain et le perfectionnement des études philosophiques ont ajoutées au domaine de la science. Les philosophes de profession saisiront sans peine, sous toutes ses faces, cette grande et belle question, et sauront la présenter au public avec tous les aperçus qui en découlent et tous les développements qu'elle comporte.

Il me tarde, d'ailleurs, d'achever la tâche pénible qui m'occupe depuis nombre d'années. J'avais reconnu, dès l'origine, les difficultés graves et multipliées que M. Rémusat a caractérisées avec tant de force et de justesse, et, quoique le texte seul ne formât qu'une trentaine de pages, il me paraissait impossible de prévoir le terme de mon travail. Je le commençai, en 1826, d'après les conseils de M. Victor Cousin, et je traduisis immédiatement tout le premier livre, dont plusieurs chapitres lui avaient paru du plus haut intérêt. Mais j'éprouvais encore tant de doutes et d'hésitation, j'étais si dépourvu de secours, n'ayant qu'un seul commentaire à ma disposition, qu'il eut été téméraire et périlleux d'aller plus loin.

Je fus assez heureux pour me procurer, en 1834, l'excellente édition *Variorum* de Tsiao-hong, publiée en 1588, qui offre en entier les célèbres commentaires de Sou-tseu-yeou, de Li-si-tchaï, de Ou-yeou-thsing, de Liu-kie-fou, et des fragments nombreux d'environ soixante autres interprètes. Je fis alors un grand pas dans l'intelligence de Lao-tseu. Mais il m'aurait été fort difficile, pour ne pas dire impos-

sible, de pénétrer assez avant dans son système et de traduire son livre en entier, si je n'avais reçu de Chine le véritable commentaire de Ho-chang-kong , le plus ancien interprète de Lao-tseu, qui fut terminé et offert à l'empereur Hiao-wen-ti, de la dynastie des Han, l'an 163 avant l'ère chrétienne. Je traduisis d'abord le texte et toutes les notes ; puis, en 1836 et 1837, j'obtins plusieurs autres éditions accompagnées de gloses et de paraphrases, qui me mirent en état de retoucher ma version française, de refondre, de compléter et d'améliorer dans toutes ses parties mon commentaire perpétuel. Enfin, en 1840, un dernier et précieux secours me fut offert par la belle édition de Te-thsing, dont les explications claires et faciles vinrent dissiper la plupart des doutes qui me restaient. Mon travail éprouva alors un remaniement si scrupuleux et si complet, que je pourrais l'appeler une troisième transformation ; et c'est dans cet état que j'ose le présenter au public, après l'avoir revu et corrigé sans interruption depuis cette époque jusqu'en septembre 1841.

Je me suis efforcé de donner une traduction aussi littérale que le permet la langue française, lorsqu'on veut être à la fois clair et fidèle, et d'offrir par là aux personnes qui étudient le chinois les moyens d'analyser le texte, et de l'entendre de la même manière que moi, après avoir jeté les yeux sur les commentaires perpétuels qui l'accompagnent. Ceux qui sont étrangers à la langue chinoise peuvent être assurés que je n'ai jamais adopté le sens d'une seule phrase, ni même d'un seul mot, sans y être autorisé par un ou plusieurs commentaires. J'ai donné, en premier lieu, l'interprétation que je préfère, et, lorsqu'un passage difficile a reçu plusieurs explications bien distinctes, je les ai rapportées séparément, afin que les lecteurs pussent choisir celle qui leur paraîtrait la meilleure, et corriger ainsi, s'il y a lieu, mes notes et ma traduction.

Personne ne sentira mieux que moi tout ce que laisse encore à désirer ce travail, pour l'exécution duquel j'ai lutté, pendant plus de six ans, contre des difficultés sans nombre et souvent désespérées. Je ne me dissimule point que, dans l'état actuel de nos connaissances, dans l'impuissance où nous sommes de pouvoir consulter, comme on le ferait à Péking, quelque docteur Tao-sse sur les obscurités de Lao-tseu, la perfection, en ce genre, est presque impossible. J'aime à espérer que les juges compétents me tiendront compte de mes efforts, si longtemps soutenus, pour faire connaître au monde savant le plus ancien monument de la philosophie chinoise, et qu'ils voudront bien m'accorder toute l'indulgence dont j'ai besoin, en songeant que l'intelligence de ce livre, si obscur dans le texte chinois, a échappé à plusieurs missionnaires illustres qui sont nos maîtres et nos modèles, et que les difficultés qu'il présente à chaque pas ont effrayé M. Rémusat lui-même, dont la sagacité merveilleuse et la rare érudition feront longtemps le désespoir des sinologues européens.

Notice Historique sur Lao-Tseu

Lao-tseu naquit la troisième année de l'empereur Ting-wang , de la dynastie des Tcheou. Il était originaire du hameau de Khio-jin, qui faisait partie du bourg de Lai, dépendant du district de Khou , dans le royaume de Thsou. Son nom de famille était Li, son petit nom Eul, son titre honorifique Pé-yang, et son nom posthume Tan. Il occupa la charge de gardien des archives à la cour des Tcheou.

Confucius se rendit dans le pays de Tcheou pour interroger Lao-tseu sur les rites.

Lao-tseu lui dit :

— Les hommes dont vous parlez ne sont plus ; leurs corps et leurs os sont consumés depuis bien longtemps. Il ne reste d’eux que leurs maximes.

Lorsque le sage se trouve dans des circonstances favorables, il monte sur un char ; quand les temps lui sont contraires, il erre à l’aventure. J’ai entendu dire qu’un habile marchand cache avec soin ses richesses, et semble vide de tout bien ; le sage, dont la vertu est accomplie, aime à porter sur son visage et dans son extérieur l’apparence de la stupidité.

Renoncez à l’orgueil et à la multitude de vos désirs ; dépouillez-vous de ces dehors brillants et des vues ambitieuses qui vous occupent. Cela ne vous servirait de rien. Voilà tout ce que je puis vous dire ».

Lorsque Confucius eut quitté Lao-tseu, il dit à ses disciples :

— Je sais que les oiseaux volent dans l’air, que les poissons nagent, que les quadrupèdes courent. Ceux qui courent peuvent être pris avec des filets ; ceux qui nagent, avec une ligne ; ceux qui volent, avec une flèche. Quant au dragon qui s’élève au ciel, porté par les vents et les nuages, je ne sais comment on peut le saisir. J’ai vu aujourd’hui Lao-tseu : il est comme le dragon !

Lao-tseu se livra à l’étude de la Voie et de la Vertu ; il s’efforça de vivre dans la retraite et de rester inconnu. Il vécut longtemps sous la dynastie des Tcheou, et, la voyant tomber en décadence, il se hâta de quitter sa charge et alla jusqu’au passage de Han-kou. In-hi, gardien de ce passage, lui dit :

— Puisque vous voulez vous ensevelir dans la retraite, je vous prie de composer un livre pour mon instruction.

Alors Lao-tseu écrivit un ouvrage en deux parties, qui renferment un peu plus de cinq mille mots, et dont le sujet est la Voie et Vertu. Après quoi il s'éloigna ; l'on ne sait où il finit ses jours. Lao-tseu était un sage qui aimait l'obscurité.

Lao-tseu eut un fils nommé Tsong ; Tsong fut général dans le royaume de Weï, et obtint un fief à Touan-kan. Le fils de Tsong s'appelait Tchou ; le fils de Tchou se nommait Kong ; le petit-fils de Kong s'appelait Hia. Hia remplit une charge sous l'empereur Hiao-wen-ti des Han. Kiaï, fils de Hia, devint ministre de Khiang, roi de Kiao-si, et, à cause de cette circonstance, il s'établit avec sa famille dans le royaume de Thsi.

Ceux qui étudient la doctrine de Lao-tseu la mettent au-dessus de celle des lettrés ; de leur côté, les lettres préfèrent Confucius à Lao-tseu. Les principes des deux écoles étant différents, il est impossible qu'elles puissent s'accorder entre elles. Suivant Lao-tseu, si le roi pratique le non-agir, le peuple se convertit ; s'il reste dans une quiétude absolue, le peuple se rectifie de lui-même.

Le morceau que nous venons de donner est tiré des Mémoires de Sse-ma-thsien , qui était le chef des historiens de l'empire, dans la première année de la période Thaï-tsou, sous Wou-ti, de la dynastie des Han (l'an 104 avant J. C.). Cette biographie, qui fait partie des annales officielles de la Chine, est la seule qui soit regardée comme authentique. Les autres vies de Lao-tseu, qui ne s'appuient point de l'autorité de Sse-ma-thsien, ne sont qu'un tissu de fictions que rejettent tous les hommes judicieux.

« Han-wou-ti, dit l'édition impériale du Sse-ki (liv. LXIII, Examen

des preuves historiques), s'était laissé aveugler par des charlatans adonnés au culte des esprits, et révérait avec eux Lao-tseu comme un dieu. Lorsque Sse-ma-thsien composa la biographie de Lao-tseu, il fit connaître le pays natal, le village, les fils et les petits-fils de ce philosophe, pour montrer que ce n'était qu'un homme comme les autres ; il ne le fait point voyager dans les nuages sur un dragon ailé, il ne le peint pas comme un être surnaturel. C'est pourquoi il dit que Lao-tseu était un sage qui aimait à vivre dans la retraite. Cet honorable historien (Sse-ma-thsien) s'est donné beaucoup de peine pour découvrir la vérité. Mais lorsqu'on voit l'auteur de la glose intitulée Tching-i citer des faits fabuleux et extravagants pour commenter la vie de Lao-tseu, on peut dire de lui qu'il est comme ces insectes éphémères de l'été qui sont incapables de parler de la neige et des frimas ».

Sous la dynastie des Tsin, Ko-hong composa, vers l'an 350, ainsi que nous l'avons dit dans l'Introduction, une légende fabuleuse sur Lao-tseu qui a servi de base à toutes celles que les Tao-sse ont données depuis sur le même sujet. Comme plusieurs des faits qu'elle renferme, et entre autres les voyages dans l'Occident attribués à Lao-tseu, occupent une place importante dans les mémoires et notices publiés en Europe sur ce philosophe, j'ai cru devoir traduire cette légende et l'offrir au moins comme pièce à consulter. Elle commence l'Histoire des Dieux et des Immortels, composée en dix livres par Ko-hong, qui se donne le surnom de Pao-pou-tseu. (Cf. Catalogue abrégé de la bibliothèque de l'empereur Khien-long, ou Sse-kou-thsiouen-chou-kien-ming-mo-lo, liv. XIV, fol. 66.) On cite dans le même ouvrage une autre Histoire des Dieux et des Immortels attribuée à Lieou-hiang, qui vivait sous les Han. Mais, d'après le caractère du style, les biblio-

graphes sont portés à soupçonner qu'elle fut composée par un Tao-sse pseudonyme, qui vivait sous les Tsin ou les Song (de 255 à 501).

On possède à la Bibliothèque royale (dans le commentaire de Lo-te-ming, intitulé King-tien-chi-i) la notice originale de Lieou-hiang sur Lao-tseu ; elle ne dit rien de ses prétendus voyages dans l'Occident.

Légende Fabuleuse de Lao-Tseu

Lao-tseu avait pour petit nom Tchong-eul, et pour titre Pe-yang. Il était né dans le hameau de Khio-jin, dépendant du district de Khou, dans le royaume de Thsou. Sa mère devint enceinte par suite de l'émotion qu'elle éprouva en voyant une grande étoile filante. C'était du ciel qu'il avait reçu le souffle vital ; mais, comme il fit son apparition dans une maison dont le chef s'appelait Li (poirier), on lui donna Li pour nom de famille. Quelques auteurs disent que Lao-tseu est né avant le ciel et la terre ; suivant d'autres, il possédait une âme pure émanée du ciel. Il appartient à la classe des esprits et des dieux. Certains écrivains racontent que sa mère ne le mit au monde qu'après l'avoir porté dans son sein pendant soixante et douze ans. Il sortit par le côté gauche de sa mère. En naissant il avait la tête blanche (les cheveux blancs) : c'est pourquoi on l'appela Lao-tseu (l'enfant-vieillard). Quelques auteurs disent que sa mère l'avait conçu sans le secours d'un époux, et que Lao-tseu était le nom de famille de sa mère. D'autres racontent que la mère de Lao-tseu le mit au monde au bas d'un poirier. Comme il savait parler dès le moment de sa naissance, il montra le poirier et dit : Li (poirier) sera mon nom de famille. D'autres, enfin, nous apprennent que, du temps des trois premiers

Hoang (empereurs augustes), il porta le titre de Youan-tchong-fasse ; du temps des trois derniers Hoang, il eut le nom de Kin-kiue-ti-kiun (le Prince de la porte d'or) ; du temps de l'empereur Fo-hi, on l'appelait Yo-hoa-tseu (le Fils de la fleur Yo) du temps de Chin-nong, Khieou-ling-Lao-tseu (Lao-tseu neuf fois divin) ; du temps de Tchouyong, Kouang-cheou-tseu (le Docteur doué d'une grande longévité) ; du temps de l'empereur Hoang-ti, Kouang-tching-tseu ; du temps de l'empereur Tchouen-yo, Tchi-tsing-tseu ; du temps de l'empereur Ti-ko, Lo-thou-tseu ; du temps de l'empereur Yao, Wou-tching-tseu ; du temps de Chun, Yu-cheou-tseu ; du temps de Yu, de la dynastie de Hia, Tching-hing-tseu ; du temps de Tch'ing-thang, de la dynastie de Yu, Si-tse-tseu ; du temps de l'empereur Wen-wang, Wen-i-sien-sing. Suivant un auteur, il était gardien des archives. D'autres rapportent qu'il exista, dans le royaume de Youeï, sous le nom de Fan-li ; dans celui de Thsi, sous le nom de Tchi-i-tseu ; dans celui de Wou, sous le nom de Thao-tchou-kong. Ces faits ont été recueillis dans différents livres ; mais, comme ils ne sont point confirmés par les textes authentiques qui traitent des esprits et des immortels, on ne peut les regarder comme avérés.

Si Lao-tseu eût été un pur esprit du ciel, ajoute Ko-hong, il était naturel qu'il parût dans chaque siècle, qu'il descendît d'un rang honorable pour entrer dans une humble condition, qu'il quittât la paix et la quiétude pour se soumettre à la fatigue, qu'il renonçât à la pureté pour s'exposer aux souillures du monde, qu'il laissât une magistrature céleste pour accepter des fonctions humaines.

La science du Tao découle de l'existence du ciel et de la terre ; les saints qui possèdent le Tao n'ont fait défaut à aucune époque. C'est pourquoi, depuis Fo-hi jusqu'aux trois familles impériales, on a vu, de

siècle en siècle, des sages qui se sont illustrés par la science du Tao. Qu'est-il besoin que tous ces personnages soient le même Lao-tseu ? Tous ces récits ont été inventés par des disciples ignorants, épris des choses rares et extraordinaires, qui ont voulu exalter Lao-tseu aux dépens de la vérité. Au fond, Lao-tseu était un sage qui possédait le Tao à un plus haut degré que les autres hommes ; mais il n'était point d'une espèce différente. On lit dans le Sse-ki (les Mémoires historiques de Sse-ma-thsien) : « Le fils de Lao-tseu s'appelait Tsong ; il eut le grade de général dans le royaume de Weï, et, comme il s'était distingué par ses exploits, il obtint un fief dans le pays de Touan. Le fils de Tsong s'appelait Wang ; le fils de Wang se nommait Yen ; le fils de son arrière-petit-fils s'appelait Touan ; il obtint une charge sous la dynastie des Han. Kiaï, fils de Hia, fut ministre du roi de Kiao-si, et s'établit, avec sa famille, dans le royaume de Thsi ».

Des Tao-sse d'un esprit rétréci veulent faire passer Lao-tseu pour un être divin et extraordinaire, et engager les générations futures à le suivre ; mais, par cela même, ils les empêchent de croire qu'on puisse acquérir par l'étude le secret de l'immortalité. En effet, si Lao-tseu est simplement un sage qui avait acquis le Tao, les hommes doivent faire tous leurs efforts pour imiter son exemple ; mais, si l'on dit que c'est un être extraordinaire et doué d'une essence divine, il sera impossible de l'imiter. Quelques auteurs disent que, du temps de l'empereur Tching-wang (1115 à 1079 avant J. C.), il fut gardien des archives. Alors il voyagea, aux extrémités de l'Occident, dans les royaumes de Ta-thsin , de Tchou-kien , etc. Il reçut le titre de Kou-sien-sing, « l'ancien docteur ». Il convertit ces royaumes. Sous le règne de Khang-wang, il s'éloigna de ces contrées et revint dans le pays de Tcheou. Il reprit la charge de gardien des archives. Du temps de Tchao-wang, il

quitta ses fonctions, retourna à Po, son pays natal, et y vécut dans la retraite. Lao-tseu voulut de nouveau convertir les peuples du Si-yu (des contrées situées à l'occident de la Chine). Le cinquième mois de la treizième année de l'empereur Tchao-wang (1052 à 1002 avant J, C), il monta sur un char traîné par un buffle noir, ayant pour cocher Siu-kia, et voulut sortir, à l'ouest, par le passage de Han-kou. Yn-ki, gardien de ce passage, sachant que c'était un homme extraordinaire, le suivit et l'interrogea sur le Tao.

Lao-tseu changea plusieurs fois de nom. Tous les hommes, disent quelques livres des Tao-sse, se trouvent souvent dans des circonstances périlleuses. Si alors le sage change de nom, pour se conformer aux changements qui arrivent dans la nature, il peut échapper aux dangers et prolonger sa vie. Beaucoup d'hommes de notre temps qui possèdent le Tao se soumettent aussi à cette nécessité. Lao-tseu vécut trois cents ans sous la dynastie des Tcheou ; dans ce long espace de temps, il a dû se trouver plus d'une fois exposé au danger : c'est pour cela qu'il changea souvent de nom. Pour avoir une idée exacte de toutes les circonstances de la vie de Lao-tseu, il faut s'appuyer sur les récits des historiens, et les comparer aux textes mystérieux que renferment les livres qui traitent des immortels. Quant aux opinions du vulgaire, elles sont, en général, empreintes de fiction et de fausseté. Je vois dans tous les livres des Tao-sse, dit Ko-hong, que Lao-tseu avait le teint d'un blanc tirant sur le jaune, de beaux sourcils, de longues oreilles, de grands yeux, des dents écartées, une bouche carrée (sic) et des lèvres épaisses. Son front était traversé par de grandes raies ; le sommet de sa tête offrait une saillie prononcée ; son nez était soutenu par une double arcade osseuse ; ses oreilles avaient chacune trois ouvertures ; ses pieds, chacun dix doigts ; ses mains, chacune dix lignes. On dit qu'il fut gardien des archives sous

l'empereur Wen-wang, de la dynastie des Tcheou ; du temps de Wou-wang, il eut la charge de Tchou-hia-sse. Les hommes du siècle, voyant qu'il avait joui d'une grande longévité, l'appelèrent Lao-tseu. Dès le moment de sa naissance, il reçut une pénétration divine et fut doué d'une intuition profonde. La vie dont le ciel l'anima ne ressemblait point à celle des hommes ordinaires ; il était destiné à devenir le maître et le propagateur du Tao : c'est pourquoi il put être protégé par les esprits du ciel et commander à la multitude des immortels. Il composa neuf cent trente livres pour enseigner à vivre dans le siècle. Il y traite des neuf ambrosies, des huit pierres merveilleuses, du vin d'or, du suc de jade, des moyens de garder la pureté primitive, de conserver l'unité, de méditer sur la spiritualité, de ménager sa force vitale, d'épurer son corps, de dissiper les calamités, d'expulser tous les maux, de dompter les démons, de nourrir sa nature, de s'abstenir de nourriture, de se transformer, de vaincre par la force de la magie, et de soumettre à sa volonté les esprits malfaisants. Il écrivit encore soixante et dix livres sur les talismans. On possède un catalogue exact de tous ses ouvrages. Ceux qui ne sont point compris dans ce nombre ont été secrètement ajoutés par des Tao-sse des siècles suivants. Ils ne doivent pas être mis au même rang que les écrits authentiques de notre philosophe.

Lao-tseu était calme, tranquille et exempt de désirs ; il s'appliquait à acquérir l'immortalité : c'est pourquoi, bien qu'il ait vécu sous la dynastie des Tcheou, il ne changea ni de nom, ni de fonctions. Il voulait (comme il le dit dans son ouvrage) « tempérer l'éclat (de sa vertu), s'assimiler au vulgaire, remplir son intérieur, suivre sa nature et se retirer à l'écart après avoir acquis la perfection du Tao ». D'où il résulte que c'était un immortel. Confucius alla le consulter sur les rites.

Il envoya devant lui son disciple Tseu-kong. Lao-tseu lui dit :

— Votre maître s'appelle Khieou (prononcez Meou) ; quand il m'aura suivi pendant trois ans, je pourrai ensuite l'instruire.

Confucius s'étant présenté devant Lao-tseu, le philosophe lui dit :

— Un habile marchand cache avec soin ses richesses, afin de paraître vide de tout bien ; un sage d'une vertu accomplie doit paraître ignorant et stupide. Renoncez à l'orgueil et à la multitude de vos désirs ; dégagez-vous des vues ambitieuses qui vous occupent : tout cela ne peut vous servir de rien.

Comme Confucius était occupé à lire, Lao-tseu le vit et lui demanda quel livre il étudiait.

— C'est le I-king, répondit Confucius ; les saints hommes de l'antiquité le lisaient aussi.

— Les saints hommes pouvaient le lire, lui répartit Lao-tseu, mais vous, dans quel but le lisez-vous ? Quel est le fond de ce livre ?

— Il se résume, dit Confucius, dans l'humanité et la justice.

— La justice et l'humanité d'aujourd'hui ne sont plus qu'un vain nom ; elles ne servent qu'à masquer la cruauté, et troublent le cœur des hommes ; jamais le désordre ne fut plus grand. Cependant la colombe ne se baigne pas tous les jours pour être blanche ; le corbeau ne se teint pas chaque jour pour être noir. Le ciel est naturellement élevé, la terre naturellement épaisse ; le soleil et la lune brillent naturellement ; les astres et les étoiles sont naturellement rangés à leur place ; les plantes et les arbres sont naturellement classés suivant leurs espèces. Ainsi donc, docteur, si vous cultivez le Tao, si vous vous élanchez vers lui de toute votre âme, vous y arriverez de vous-même. A

quoi bon l'humanité et la justice ? Vous ressemblez à un homme qui battrait le tambour pour chercher une brebis égarée. Maître, vous troublez la nature de l'homme.

Possédez-vous le Tao ? dit Lao-tseu à Confucius.

— Je le cherche depuis vingt ans, répondit celui-ci, et ne puis le trouver.

— Si le Tao pouvait être offert aux hommes, répartit Lao-tseu, il n'y aurait personne qui ne voulût l'offrir à son prince ; s'il pouvait être présenté aux hommes, il n'y aurait personne qui ne voulût le présenter à ses parents ; s'il pouvait être annoncé aux hommes, il n'y aurait personne qui ne voulût l'annoncer à ses frères ; s'il pouvait être transmis aux hommes, il n'y aurait personne qui ne voulût le transmettre à ses enfants. Pourquoi donc ne pouvez-vous l'acquérir ? En voici la raison : c'est que vous êtes incapable de lui donner asile au fond de votre cœur.

— J'ai mis en ordre, lui dit Confucius, le Livre des vers, les Annales impériales, le Rituel, le Traité de la musique, le Livre des transformations, et j'ai composé la Chronique du royaume de Lou (le Tch'un-thsieou) j'ai lu les maximes des anciens rois ; j'ai mis en lumière les belles actions des sages, et personne n'a daigné m'employer. Il est bien difficile, je le vois, de persuader les hommes.

— Les six arts libéraux, reprit Lao-tseu, sont un vieil héritage des anciens rois ; ce dont vous vous occupez ne repose que sur des exemples surannés, et vous ne faites autre chose que de vous traîner sur les traces du passé, sans rien produire de nouveau.

Confucius, étant revenu près de ses disciples, resta trois jours sans prononcer un mot. Tseu-kong en fut surpris et lui en demanda la

cause.

— Quand je vois un homme, dit Confucius, se servir de sa pensée pour m'échapper comme l'oiseau qui vole, je dispose la mienne comme un arc armé de sa flèche pour le percer ; je ne manque jamais de l'atteindre et de me rendre maître de lui. Lorsqu'un homme se sert de sa pensée pour m'échapper comme un cerf agile, je dispose la mienne comme un chien courant pour le poursuivre ; je ne manque jamais de le saisir et de rabattre. Lorsqu'un homme se sert de sa pensée pour m'échapper comme le poisson de l'abîme, je dispose la mienne comme l'hameçon du pêcheur ; je ne manque jamais de le prendre et de le faire tomber en mon pouvoir. Quant au dragon qui s'élève sur les nuages et vogue dans l'éther, je ne puis le poursuivre. Aujourd'hui j'ai vu Lao-tseu ; il est comme le dragon ! A sa voix, ma bouche est restée béante, et je n'ai pu la fermer ; ma langue est sortie à force de stupeur, et je n'ai pas eu la force de la retirer ; mon âme a été plongée dans le trouble, et elle n'a pu reprendre son premier calme.

28

Yang-tseu étant allé voir Lao-tseu, le philosophe lui dit :

— Les taches du tigre ou du léopard et l'agilité du singe sont ce qui les expose aux flèches du chasseur.

— Oserais-je, dit Yang-tseu, vous interroger sur l'administration des illustres rois de l'antiquité ?

— Telle fut l'administration de ces illustres rois, lui dit Lao-tseu, que leurs mérites couvrirent l'empire comme à leur insu ; l'influence de leur exemple s'étendit à tous les êtres ; ils rendirent le peuple heureux sans faire sentir leur présence ; ils eurent une vertu si sublime, que la parole humaine ne peut l'exprimer ; ils résidèrent dans un asile impénétrable et s'absorbèrent dans le Tao !

Lao-tseu étant sur le point de s'éloigner et de sortir par le passage de l'ouest pour monter sur le Kouen-lun, In-hi, gardien de ce passage, qui savait tirer des présages du vent et de l'air, prévint qu'un homme doué d'une nature divine allait infailliblement arriver, et il nettoya la route sur une étendue de quarante lis. Il vit Lao-tseu et reconnut en lui le personnage qu'il attendait.

Lao-tseu était resté longtemps dans la ville impériale sans communiquer sa doctrine à personne. Sachant donc que In-hi était destiné par le ciel à posséder le Tao, il s'arrêta près de lui à la station du passage. Lao-tseu avait pris à son service un homme nommé Siu-kia. Ayant compté son salaire à raison de 100 mas par jour, il trouva qu'il devait à Siu-kia 72.000 onces d'argent. De son côté, Siu-kia, voyant que Lao-tseu allait sortir du passage pour voyager, réclama aussitôt ce qui lui était dû et ne put l'obtenir. Il chargea quelqu'un d'aller trouver en son nom le gardien du passage, afin qu'il parlât à Lao-tseu. Mais l'envoyé ignorait que Siu-kia fût au service de Lao-tseu depuis plus de deux cents ans. Ayant calculé dans son esprit la somme que devait recevoir Siu-kia, il promit à celui-ci de lui donner sa fille en mariage. Siu-kia fut charmé de la beauté de sa fille. L'envoyé s'acquitta de sa commission auprès de In-hi, qui fut rempli d'étonnement, et alla voir Lao-tseu.

Le philosophe interrogea Siu-kia et lui dit :

— Je vous ai loué jadis pour remplir auprès de moi les fonctions les plus humbles ; votre famille était pauvre, et il n'y avait personne qui daignât vous donner de l'emploi. Je vous ai accordé le talisman de la vie pure, et c'est ainsi que vous avez existé jusqu'aujourd'hui. Comment avez-vous pu oublier ce bienfait et m'adresser des reproches ? Je vais aller vers la mer d'Occident (la mer Caspienne) ; je visite-

rai les royaumes de Ta-thsin (l'empire romain!), de Ki-pin (Caboul), de Thien-tchou (l'Inde), de 'Asi (la Parthie) ; je vous ordonne de conduire mon char. A mon retour, je vous rembourserai la somme que je vous dois.

Siu-kia s'étant refusé à accompagner Lao-tseu, le philosophe lui ordonna d'ouvrir la bouche en s'inclinant vers la terre, et aussitôt il laissa échapper le talisman dont les caractères mystérieux étaient aussi rouges qu'au moment où il l'avait avalé. Au même instant, le corps de Siu-kia se changea en une masse d'os desséchés.

In-hi, sachant que Lao-tseu était doué d'une puissance divine et qu'il pouvait ressusciter Siu-kia, se prosterna à terre et le supplia de lui rendre la vie, s'engageant à payer lui-même la somme due par Lao-tseu.

Lao-tseu jeta aussitôt à Siu-kia le talisman de la vie pure, et il ressuscita au même instant. In-hi donna ensuite 200.000 onces d'argent à Siu-kia et le renvoya. Dès ce moment il rendit à Lao-tseu les devoirs d'un disciple. Le philosophe lui communiqua le secret de l'immortalité. In-hi le pria, en outre, de lui enseigner sa doctrine, et alors Lao-tseu la lui exposa en cinq mille mots. In-hi se retira à l'écart, les écrivit fidèlement et en composa un ouvrage qu'il appela Tao-te-king, ou le livre de la Voie et de la Vertu. In-hi suivit la doctrine de son maître et obtint le rang d'immortel.

Sous la dynastie des Han, l'impératrice Teou-heou eut foi dans les maximes de Lao-tseu. L'empereur Hiao-wen-ti des Han, et les parents de l'impératrice son épouse, ne purent s'empêcher de lire cet ouvrage. Tous ceux qui le lurent en retirèrent d'immenses avantages : c'est pourquoi, sous les règnes de Hiao-wen-ti et de Hiao-king-ti,

tout l'empire fut calme et heureux. L'impératrice Teou-chi conserva, pendant trois générations successives, ses honneurs et la faveur dont elle était entourée. Sou-kouang, précepteur de l'héritier du trône, pénétra profondément avec son fils la pensée de Lao-tseu. Il reconnut que, lorsqu'on a acquis de grands mérites, il faut se retirer à l'écart. Ils résignèrent leur charge le même jour, et allèrent vivre dans la retraite. Ils distribuèrent de l'or (aux malheureux) et répandirent de grands bienfaits. Aussi conservèrent-ils leur pureté et leur gloire.

Tous les sages qui vivent dans l'obscurité et suivent la doctrine de Lao-tseu, se dépouillent extérieurement du luxe et des honneurs ; intérieurement, ils entretiennent leur longévité, et ne succombent jamais au milieu des dangers du siècle.

C'est ainsi que les bienfaits de Lao-tseu découlent de son livre, et s'étendent à l'infini comme les eaux d'un fleuve bienfaisant. On peut dire que le ciel et la terre l'ont institué pour être le modèle et le maître de toutes les générations futures. C'est pourquoi il n'y a pas un seul disciple de Tchoang-tcheou (Tchoang-tseu) qui ne soit rempli de respect pour Lao-tseu, et qui ne le révère comme le patriarche de la doctrine.

Observations détachées sur le texte et les différentes éditions de Lao-tseu

Titre de l'ouvrage

« On n'est pas d'accord, dit Sie-hoeï, sur les motifs qui ont fait adopter le titre de Tao-te-king. L'ouvrage de Lao-tseu forme deux livres.

Le premier s'appelle Tao-king ou « le livre du Tao », et le second Te-king ou « le livre de la Vertu ». C'est pourquoi quelques écrivains l'ont appelé Tao-te-king. Ou-yeou-thsing fait observer que, dans l'origine, le nom de chaque livre fut pris d'un des mots de la première phrase (le premier commence par TAO, et le second par chang TE). Dans la suite on réunit ces deux mots et l'on forma ainsi le titre de Tao-te-king. Voilà le motif qui a fait appeler ainsi l'ouvrage de Lao-tseu ; l'on n'a nullement songé à indiquer par là que le premier livre traite du Tao, et le second de la Vertu (Te).

Sie-hoeï remarque, avec raison, que

« cette observation est contraire au témoignage de l'historien Sse-ma-thsien qui dit positivement que Lao-tseu composa un ouvrage, en deux livres, dont le sujet est le Tao et la Vertu. La division actuelle de l'ouvrage en deux parties est conforme à la plus ancienne disposition du texte. Le mot king (qui signifie « livre renfermant une doctrine invariable ») est une expression ajoutée dans les siècles suivants pour exprimer la vénération qu'on a pour ce livre.

L'histoire de la littérature, dans les annales des Han, nous apprend que trois anciens commentaires (composés sous cette dynastie, et qui ne sont point parvenus jusqu'à nous) portaient seulement le titre de Lao-tseu ».

Sie-hoeï se range, en conséquence, de l'avis de Ou-yeou-thsing, qui pense que le titre Tao-te vient d'un mot de la première phrase de chaque livre, et non du sujet qui y est traité. D'un autre côté, plusieurs interprètes recommandables soutiennent l'opinion de l'historien Sse-ma-thsien. Nous laissons au lecteur le soin d'adopter celle de ces deux opinions qui lui paraîtra le mieux fondée.

Division en 81 chapitres

Suivant Sie-hoeï ,

« le plus ancien texte du Tao-te-king était divisé en 81 chapitres. Quelques personnes attribuent cette disposition à Ho-chang-kong (qui présenta son commentaire à l'empereur Hiao-wen-ti, l'an 163 avant J. C.), d'autres à Lieou-hiang, qui vivait sous les Han ; mais il n'est plus possible aujourd'hui de vérifier ce fait : ce qu'il y a de certain, c'est que cette division remonte à une époque très reculée. C'est pourquoi la plupart des éditeurs et des commentateurs l'ont adoptée. Quoique Wang-fou-sse et Sse-ma-wen-kong n'aient point distribué le texte de Lao-tseu en chapitres, leurs commentaires suivent exactement la pensée de l'auteur, telle qu'elle est développée, chapitre par chapitre, dans les textes que nous venons de citer.

Yen-kiun-p'ing (qui vivait sous les Han) a divisé le texte en 72 chapitres, et Ou-yeou-thsing en 68. Les différentes parties de l'ouvrage se lient et s'enchaînent parfaitement entre elles depuis le commencement jusqu'à la fin ; mais les divisions qu'ils ont adoptées sont loin de présenter les mêmes avantages que les autres éditions. Au résumé, la division en quatre-vingt-un chapitres est la plus rationnelle.

Nombre des mots du Tao-te-king

« Le texte du Lao-tseu connu sous le titre de Hiang-in-tsie-pen, fut trouvé dans le tombeau de Hiang-in, la 5e année de la période Wou-p'ing, de la dynastie des Thsi du nord (l'an 574 après J. C.), par un homme de la ville de Pong. Le texte appelé Ngan-khieou-wang-pen, fut trouvé par un Tao-sse nommé Keou-tsien, dans la période Thai-ho des Weï (entre les années 477 et 500 de J. C.). Le texte de Ho-chang-kong fut transmis par Kieou-yo, sage du royaume de Thsi. Ces trois

textes renferment chacun cinq mille sept cents vingt-deux mots. Les passages de Lao-tseu cités par le philosophe Han-feï s'y retrouvent exactement et sans variantes. Il y avait, à Lo-yang, un texte officiel (kouan-pen) contenant cinq mille six cent trente mots. Le texte de Wang-pi (dont le commentaire fut composé sous les Weï , d'autres disent sous les Tsin) renferme cinq mille six cent quatre-vingt-trois mots, et, dans certaines éditions, cinq mille six cent dix mots.

La présente édition renferme cinq mille trois cent vingt mots.

Plusieurs éditeurs ont témérement, ajouté, retranché ou changé certains mots du texte, et n'en ont pas toujours averti le lecteur, comme l'a fait l'empereur Hiouan-tsong des Thang (à la fin du chapitre XX) dans son commentaire (qui fut publié entre les années 713 et 742).

Lorsque Sse-ma-thsien rapporte, dans ses Mémoires historiques, que le livre de Lao-tseu renfermait un peu plus de cinq mille mots, il s'exprime ainsi parce que l'ouvrage ne contenait pas tout à fait six mille mots. Il a voulu donner un nombre rond. Il est résulté de là que plusieurs éditeurs peu éclairés ont été assez téméraires pour retrancher une quantité de particules auxiliaires, explétives et finales, afin de ramener à cinq mille le nombre des mots du texte. On peut dire que cette assertion de Sse-ma-thsien a fait un tort considérable au texte de Lao-tseu.

Cette observation de Tsiao-hong explique pourquoi le texte de notre philosophe offre si peu de ces particules auxiliaires, explétives et finales qui, en chinois, contribuent tant à l'harmonie du style et à la régularité des périodes.

Nombre et caractère des éditions et commentaires de Lao-tseu

Tsiao-hong rapporte les titres de soixante-quatre éditions de Lao-tseu, qu'il fait suivre des noms des commentateurs et du nombre des livres dont chaque édition se compose.

Parmi les interprètes les plus célèbres, nous remarquons trois empereurs qui professaient la doctrine de Lao-tseu, savoir :

1° Wou-ti, de la dynastie des Liang (qui monta sur le trône l'an 502 de l'ère chrétienne) ; on a de lui : Tao-te-king-tchou, en 4 livres.

2° L'empereur Kien-wen-ti, de la même dynastie (qui monta sur le trône l'an 550 de J. C.). Il a publié : Tao-te-king-chou-i, en 10 livres.

3° L'empereur Hiouen-tsong, de la dynastie des Thang (qui monta sur le trône l'an 713 de J. C.). Il est auteur d'une glose sur Lao-tseu : Tao-te-king-tchou, en 2 livres, et d'une paraphrase : Tao-te-king-kiang-sou, en 6 livres.

Commentateurs Tao-sse

Tsiao-hong cite vingt autres commentateurs Tao-sse, savoir :

1. Le Tao-sse Tsang-hiouen-thsing, qui vivait sous les Liang (de 502 à 556) ; son nom honorifique était Tao-tsong. Il a composé Tao-te-king-sou, en 4 livres.

2. Le Tao-sse Meng-ngan-paï, dont le nom honorifique était Ta-meng. Il vivait sous les Liang (de 502 à 556). Il a composé Lao-tseu-tao-te-king-i, en 2 livres.

3. Le Tao-sse Meng-tchin-tcheou, dont le titre était Siao-meng. Il vivait aussi sous les Liang. Il a composé Tao-te-king-tchou, en 2 livres.

4. Le Tao-sse Teou-liou (sous la même dynastie). Il a composé Tao-te-king-tchou, en 2 liv.

5. Le Tao-sse Tchou-jeou, qui vivait sous la dynastie des Tch'in de 557 à 587). Il a composé Tao-te-king-hiouen-lan, en 6 liv.
6. Le Tao-sse Lieou tsin-hi, qui vivait sous la dynastie des Souï (de 581 à 618). Il a composé : Tao-te-king-sou, en 6 liv.
7. Le Tao-sse Li-po (sous la même dynastie). Il a composé : Tao-te-king-tchou, en 2 liv.
8. Le Tao-sse Ngan-khieou. Il a composé : Tao-te-king-tchi-khoueï, en 5 liv.
9. Le Tao-sse Wang-hiouen-pien. Il a composé : Ho-chang-kong-chi-i, ou explication du sens de Ho-chang-kong, en 10 liv.
10. Le Tao-sse Siu-mo, auteur de Tao-te-king-tchou, 4 liv.
11. Le Tao-sse Ho-sse-youen, membre de l'académie des Han-lin. Il a composé : Tao-te-king-tchi-siu, en 2 livres ; et Tao-te-king-hiouen-chi, en 8 liv.
12. Le Tao-sse Sie-ki-tchang. Il a composé : Tao-te-king-kin-thing, en 10 liv. et Tao-te-king-sse-sou, en 1 liv.
13. Le Tao-sse Li-youen-hing, auteur de Tao-te-king-tchou-i, en 4 livres.
14. Le Tao-sse Tchang-hoeï-tchao, auteur de Tao-te-king-tchi-hiouen-sou, 2 liv.
15. Le Tao-sse Tche-jo-pi, auteur de Tao-te-king-sou, en 7 liv.
16. Le Tao-sse Jin-tai-hiouen, auteur de Tao-te-king-tchou, en 2 livres.
17. Le Tao-sse Chin-fou, surnommé Tchong-hia-sien-sing, et inspecteur au palais impérial ; auteur de Tao-te-king-sou, en 5 liv.
18. Le Tao-sse Tchang-kiun-siang, auteur de Tao-te-king-tsi-kiaï, en

4 liv.

19. Le Tao-sse Tching-hiouen-ing, auteur de Tao-te-king-kiang-sou, en 6 liv.

20. Le Tao-sse Fou-chao-ming, auteur de Tao-te-king-pou-tse, en 2 livres.

Commentaires bouddhistes

Tsiao-hong nous fait connaître sept commentateurs bouddhistes de Lao-tseu, dont les noms suivent :

1. Tchang-tao-ling, surnommé San-thien-tao-sse (le docteur de la loi des trois ciels). Il est auteur de Lao-tseu-siang-eul, en 2 livres.

2. Le Cha-men (samanéen) Kieou-mo-lo-chi, prêtre indien, qui entra en Chine au commencement du VI^e siècle de notre ère, et qui a traduit en chinois un grand nombre de livres sanskrits. Il est auteur de Tao-te-king-tchou, en 2 livres.

3. Le Cha-men (samanéen) Fou-th'ou-tch'ing, qui vint de l'Inde en 310, et s'établit dans la ville de Lo-yang. Il est auteur de Tao-te-king-tchou, en 2 liv.

4. Le Cha-men (samanéen) Seng-tchao, qui vivait sous les Tsin (de 265 à 419 de J. C.). Il a composé Tao-te-king-tchou, en 4 liv.

5. Le Fa-sse (docteur de la loi) Tsong-wen-ming. Il a composé Lao-tseu-i, en 5 liv.

6. Le Fa-sse (docteur de la loi) Tchao-kien, auteur de Lao-tseu-kiang-sou, en 6 liv.

7. Le Fa-sse (docteur de la loi) Kong, auteur de Lao-tseu-tsi-kiaï, en 4 livres.

Commentateurs lettrés

Les trente-quatre autres commentateurs de Lao-tseu sont des écrivains de la secte des lettrés, qui expliquent constamment Lao-tseu suivant les idées particulières à l'école de Confucius, au risque de dénaturer la pensée de notre auteur, et dans l'intention formelle d'étouffer son système philosophique.

Des commentaires rédigés dans un tel esprit n'ont aucun intérêt pour les personnes qui veulent entrer intimement dans la pensée de Lao-tseu et se faire une juste idée de sa doctrine. Je crois inutile en conséquence de rapporter leurs noms et les titres des commentaires qu'ils ont publiés.

D'un autre côté, j'ai cru devoir faire connaître les principaux commentaires bouddhiques, parce que, de l'aveu des Tao-sse eux-mêmes, leur doctrine paraît avoir plusieurs points de contact avec celle de Lao-tseu, et afin que les savants qui seraient tentés de donner au Tao-te-king une origine tout indienne, voulussent bien se rappeler que les commentateurs bouddhistes, qui sont d'ordinaire les plus profonds et les plus éloquents de tous, ont dû exercer une influence considérable sur l'interprétation générale de ce livre.

Éditions dont on a fait usage pour rédiger la traduction de Lao-tseu et les notes perpétuelles qui l'accompagnent

Le texte chinois de notre édition est presque entièrement conforme à celui de l'édition E que possède la Bibliothèque royale de Paris. Nous y avons introduit une trentaine de variantes, dont on trouvera à la fin de l'ouvrage l'indication et l'origine authentique.

Edition A. — Cette édition renferme le commentaire composé, sous la dynastie des Han, par Lo-tchin-kong, qui prenait tantôt le titre de Ho-chang-tchang-jin, c'est-à-dire « le grand homme qui habite sur les

bords du fleuve Jaune », tantôt celui de Ho-chang-kong. On rapporte que, l'an 163 av. J. C. il présenta son commentaire à l'empereur Hiao-wen-ti, qui était venu le visiter dans sa modeste retraite. Sse-ma-thsien le mentionne honorablement dans sa notice biographique de Lo-i. (Cf. Catalogue général de la bibliothèque de l'empereur Khien-long, liv. CXLVI, fol. 5.)

Plusieurs personnes possèdent à Paris, et j'ai moi-même reçu de Péking, une édition en II liv. dont les notes sont faussement attribuées à Ho-chang-kong, et où l'on ne trouve pas une seule phrase du commentaire original. La glose et le commentaire paraissent rédigés d'après l'édition Tao-te-king-chi-i, publiée en 1690 par Chun-yang-tchin-jin, qui renferme toutes les rêveries des Tao-sse modernes. C'est notre édition F, que nous n'avons citée que deux ou trois fois, dans des passages qui ne touchent nullement à la doctrine de l'auteur.

Edition B. — Cette édition renferme le commentaire de Ko-tchang-keng, qui vivait vers l'an 1208, sous la dynastie des Song. Suivant le Catalogue général de la bibliothèque de Khien-long (liv. CXLVI, fol. 10), c'était un Tao-sse qui avait fixé sa résidence sur le mont Wou-i ; il prenait tantôt le titre de Thse-thsing-tchin-jin, tantôt celui de Petchen ou de Tch'en-sien. Son interprétation se rapproche en beaucoup d'endroits de celle des religieux bouddhistes qui ont commenté Lao-tseu.

Edition C. — Cette édition a été composée, sous la dynastie des Ming (entre 1368 et 1647), par un Tao-sse qui prenait le titre de Thi-we-[]]. Elle offre une glose perpétuelle et une paraphrase.

Edition D. — Cette édition a été composée, sous la dynastie des Wei,

par Wang-pi (entre les années 386 et 5A3). L'édition dont nous nous sommes servi a été publiée en 1773, en 2 petits vol. in-18. Suivant les critiques chinois, le texte est rempli de fautes, et les notes très courtes qui y sont jointes sont obscures à force de concision et de subtilité.

Edition E. — Cette édition, intitulée Lao-tseu-tsi-kiaï, se trouve à la Bibliothèque royale (fonds de Fourmont, n° 288). Elle a été publiée en 1530 par Sie-hoeï, que les bibliographes appellent ordinairement Khao-kong-sien-sing, et qui prend tantôt le titre de Ta-ning-kiu-sse (c'est-à-dire « le docteur retiré dans le cabinet de la grande tranquillité »), tantôt celui de Si-youen-sien-sing, ou « le docteur de la plaine occidentale ».

Les écrivains chinois aiment à se désigner par des titres tirés des lieux qu'ils habitent, ou près desquels ils vivent retirés. C'est ainsi que parmi les commentateurs du Livre des Récompenses et des Peines, traité de morale à l'usage des Tao-sse , nous voyons le docteur Iu-khi-tsen, ou le docteur de la rivière du jade » ; Tsiao-chan-tseu, ou « le docteur du mont Tsiao » ; Thse-khieou-tseu, ou « le docteur de la colline rouge », etc. La « plaine occidentale » (Si-youan) où demeurait Sie-hoeï, était située à une petite distance de Po, son pays natal. C'est pour cette raison (est-il dit dans l'introduction) qu'il prit le titre de Si-youen-sien-sing, c'est-à-dire « le docteur de la plaine de l'ouest ».

La préface nous apprend que Po, pays où était né Sie-hoeï, est celui qui a donné naissance à Lao-tseu. Peut-être que cette communauté d'origine lui inspira l'idée de commenter notre philosophe.

Le commentaire de Sie-hoeï est, comme il le dit lui-même, un résumé

des meilleurs commentaires ; mais il est insuffisant pour entendre l'ouvrage d'un bout à l'autre. A l'exception de celui de Ho-chang-kong, c'est le plus clair et le plus précis de tous ceux que j'ai eus à ma disposition : aussi en ai-je fait un grand usage dans mes notes et en particulier dans celles du second livre du Tao-te-king. Cet auteur émet quelquefois des idées fortes et hardies, qu'on s'étonne de trouver chez un écrivain chinois. (Voyez page 148, notes 5 et 7).

Edition F (Tao-te-king-chi-i). — Voir ce qui en a été dit plus haut (édit. A) à l'occasion de l'édition pseudonyme de Ho-chang-kong.

Edition G. — Lao-tseu-i (ou Secours pour l'intelligence de Lao-tseu, en 3 liv.). Cette édition a été publiée en 1588 par Tsiao-hong surnommé Pi-ching. C'est la plus étendue et la plus importante que nous connaissions jusqu'ici. Elle offre, en général, la reproduction complète des plus célèbres commentaires composés par Liu-kie-fou, Ou-yeou-thsing, Li-si-tchaï et Sou-tseu-yeou, et des extraits considérables de soixante autres interprètes.

A la suite de chaque chapitre, Tsiao-hong donne souvent une glose dans laquelle il explique ou corrige le texte d'après les éditions qui ont précédé la sienne. Une grande partie de sa glose, que nous désignons par G, a été mise à profit ou extraite textuellement par Sie-hoeï (édit. E).

Le livre III renferme des pièces et notices relatives à Lao-tseu, à son livre et aux différentes éditions dont on donne les préfaces les plus importantes. Il est terminé par un choix de variantes des éditions que l'auteur a eues à sa disposition. Nous croyons utile de faire connaître les principaux commentaires que nous a fournis cette édition.

1. LIU-KIE-FOU. Son commentaire, intitulé Lao-tseu-tch'ouen, en 4

livres, fut composé, sous la dynastie des Song, dans l'année 1078. Le docteur Yen-ping dit que ce commentaire est l'un des plus estimés.

2. OU-YEOU-THSING. Son commentaire, intitulé Tao-te-tchin-king-tchou, en 4 livres, a été composé sous la dynastie des Mongols, entre 1260 et 1368. (Cf. Catalogue de la bibliothèque de l'empereur Khien-long, liv. CXLVI, fol. 12.)

3. LI-SI-TCHAÏ, surnommé Kia-meou. Son commentaire, intitulé Tao-te-king-kiaï, se trouve, suivant Tsiao-hong, dans la grande collection de livres Tao-sse intitulée Tao-thsang. Mais ce critique ne donne aucun détail sur l'auteur ni sur l'époque où il a vécu.

4. TAO-TE-KING-KIAÏ, en 2 livres. Cette édition a été publiée en 1098, par Sou-tche ou Sou-tong-po, appelé plus souvent Sou-tseu-yeou, qui a été l'un des écrivains les plus célèbres de la dynastie des Song. On peut voir sa biographie dans les Mémoires de Péking, t. X, p. 70-104. Son style est pur, élégant et souvent profond. On remarque une partie de ces qualités dans le portrait du Saint, pages 142, note 13, et passim malgré la faiblesse de ma traduction.

L'auteur s'est proposé principalement d'expliquer Lao-tseu d'après les idées bouddhiques. Suivant Ma-touan-lin, il puisa ce système d'interprétation dans la société des religieux samanéens qu'il fréquenta longtemps à Yun-tcheou.

Les renseignements qu'il donne lui-même sur la manière dont son commentaire a été composé et conservé sont entremêlés de détails curieux et touchants qui, je l'espère, en feront excuser la longueur.

« A l'âge de quarante ans , je fus exilé à Yun-tcheou. Quoique cet arrondissement soit peu étendu, on y voit beaucoup d'anciens monastères ; c'est le rendez-vous des religieux bouddhistes de tout

l'empire. L'un d'eux, nommé Tao-thsiouen, fréquentait la montagne de Hoang-nie ; il était neveu de Nan-kong. En gravissant ensemble les hauteurs, nos deux cœurs s'entendirent. Il aimait à partager mes excursions. Un jour que nous discourions ensemble sur le Tao, je lui dis :

— Tout ce dont vous parlez, je l'ai déjà appris dans les livres des lettrés.

— Cela se rattache à la doctrine de Bouddha, me répondit Thsiouen, comment les lettrés l'auraient-ils trouvé eux-mêmes ?

(Après un long dialogue dans lequel Sou-tche s'efforce de montrer les points de ressemblance qui existent, suivant lui, entre la doctrine de Confucius et celle de Bouddha, il continue ainsi :)

« A cette époque, je me mis à commenter Lao-tseu. Chaque fois que j'avais terminé un chapitre, je le montrais à Thsiouen, qui s'écriait avec admiration :

— Tout cela est bouddhique !

Après avoir demeuré pendant cinq ans à Yun-tcheou, je revins à la capitale, et, quelque temps après, Thsiouen s'éloigna pour voyager. Vingt ans se sont écoulés depuis cette époque, J'ai revu et corrigé constamment mon commentaire de Lao-tseu, et je n'y ai jamais trouvé un seul passage que je ne pusse faire accorder avec la doctrine de Bouddha. Mais, parmi les hommes de mon temps, il n'y avait personne avec qui je pusse m'entretenir de ces matières relevées. J'eus ensuite l'occasion de revoir Thsiouen et je lui montrai mon commentaire.

Dans la deuxième année de la période Ta-houan (en 1108), Sou-tche

écrit que, voyageant dans le midi, du côté de Haï-kang, il rencontra par hasard Tseu-tchen, son frère aîné, et resta près de lui, pendant une dizaine de jours, dans l'arrondissement de Teng-tcheou. Il l'entretint de ses anciens travaux littéraires sur le Chi-king (le Livre des vers), le Tchun-thsieou et les anciens historiens, et lui confia son commentaire sur Lao-tseu.

« A celle époque, ajoute-t-il, j'eus le bonheur de rentrer en grâce auprès de l'empereur et je revins à la capitale. Tseu-tchen se rendit à Piling, y tomba malade et mourut. Dix années s'étaient écoulées depuis cet événement, et j'ignorais ce qu'était devenu mon travail sur Lao-tseu que j'avais laissé autrefois entre les mains de Tseu-tchen.

La première année de la période Tching-ho (l'an 1111) je tombai par hasard sur les manuscrits de Tseu-tchen, que mon neveu Maï avait mis en ordre. Dans le nombre, je trouvai un manuscrit avec cette note : « Commentaire nouveau sur Lao-tseu qui me fut confié jadis par mon frère Sou-tseu-yeou ». Je ne pus le parcourir jusqu'au bout, le livre me tomba des mains, et je m'écriai en soupirant : « Si l'on eût eu ce commentaire à l'époque des guerres entre les royaumes (Tchenkoue), on n'aurait pas eu à déplorer les maux causés par Chang-yang et Han-feï ; si on l'eût eu au commencement de la dynastie des Han, Confucius et Lao-tseu n'auraient fait qu'un ; si on l'eût eu sous les Tsin et les Song (de 205 à 401), Bouddha et Lao-tseu n'auraient pas été en opposition. Je ne m'attendais pas à faire, dans mes vieux ans, cette rencontre extraordinaire. — Je demurai dix ans à Ing-tchouen, et, pendant tout ce temps, je fis beaucoup de corrections et de changements à ces quatre ouvrages (ses commentaires sur le Chi-hing, le Tch'un-thsieou, le Lao-tseu, et son travail sur les anciens historiens). Je pensais que les paroles des Saints ne peuvent être comprises à la

première lecture ; aussi, chaque fois que j'avais trouvé une idée nouvelle, je n'osais m'arrêter au premier sens. Aujourd'hui je serais heureux de pouvoir améliorer mon commentaire sur Lao-tseu, à l'aide des avis de Tseu-tchen, mais, hélas! je ne pourrai plus le consulter. — Je n'eus pas la force de continuer et je fondis en larmes.

Tchou-hi, le célèbre interprète des livres classiques, blâme sévèrement Sou-tseu-yeou d'avoir voulu faire accorder la doctrine des lettrés avec celle de Lao-tseu, et d'y avoir cousu (c'est l'expression du critique) la doctrine des bouddhistes. Ces rapprochements particuliers à Sou-tong-po lui paraissent complètement erronés. Il trouve aussi Sou-tong-po rempli d'orgueil et de présomption lorsqu'il dit que parmi les hommes de son temps il n'y en avait pas un seul avec qui il pût s'entretenir sur ces matières philosophiques. (Voy. Wen-hien-thong-khao, liv. CXI, fol. 1 verso.)

Edition H. — Tao-te-king-kiaï, en 2 livres. Cette édition a été publiée sous la dynastie des Ming (entre les années 1368 et 1617) par un religieux bouddhiste nommé Te-thsing. Elle est imprimée avec une rare élégance, en un volume petit in-fol. Le texte et le commentaire sont ponctués avec soin. Le style de la glose et du commentaire est clair et facile. L'auteur y montre une partialité bien naturelle pour la doctrine de Bouddha ; mais il est aisé de distinguer les principes qui lui sont particuliers et ceux qui sont d'accord avec le système général de Lao-tseu.

Paris. 1er novembre 1841

LIVRE PREMIER - LA VOIE

DAO 道

46

1

La voie qui peut être exprimée par la parole n'est pas la Voie éternelle ; le nom qui peut être nommé n'est pas le Nom éternel.

(L'être) sans nom est l'origine du ciel et de la terre ; avec un nom, il est la mère de toutes choses.

C'est pourquoi, lorsqu'on est constamment exempt de passions, on voit son essence spirituelle ; lorsqu'on a constamment des passions, on le voit sous une forme bornée .

Ces deux choses ont une même origine et reçoivent des noms différents. On les appelle toutes deux profondes. Elles sont profondes, doublement profondes. C'est la porte de toutes les choses spirituelles.

2

Dans le monde, lorsque tous les hommes ont su apprécier la beauté (morale) , alors la laideur (du vice) a paru.

Lorsque tous les hommes ont su apprécier le bien, alors le mal a paru.

C'est pourquoi l'être et le non-être naissent l'un de l'autre.

Le difficile et le facile se produisent mutuellement.

Le long et le court se donnent mutuellement leur forme.

Le haut et le bas montrent mutuellement leur inégalité.

Les tons et la voix s'accordent mutuellement.

L'antériorité et la postériorité sont la conséquence l'une de l'autre.

De là vient que le Saint fait son occupation du non-agir.

Il fait consister ses instructions dans le silence.

Alors tous les êtres se mettent en mouvement, et il ne leur refuse rien.

Il les produit et ne se les approprie pas.

Il les perfectionne et ne compte pas sur eux.

Ses mérites étant accomplis, il ne s'y attache pas.

Il ne s'attache pas à ses mérites ; c'est pourquoi ils ne le quittent point.

3

En n'exaltant pas les sages, on empêche le peuple de se disputer.

En ne prisant pas les biens d'une acquisition difficile on empêche le peuple de se livrer au vol.

En ne regardant point des objets propres à exciter des désirs, on empêche que le cœur du peuple ne se trouble.

C'est pourquoi, lorsque le Saint gouverne, il vide son cœur, il remplit son ventre (son intérieur), il affaiblit sa volonté, et il fortifie ses os.

Il s'étudie constamment à rendre le peuple ignorant et exempt de désirs.

Il fait en sorte que ceux qui ont du savoir n'osent pas agir.

Il pratique le non-agir, et alors il n'y a rien qui ne soit bien gouverné.

4

Le Tao est vide ; si l'on en fait usage, il paraît inépuisable.

O qu'il est profond ! Il semble le patriarche de tous les êtres.

Il émousse sa subtilité, il se dégage de tous liens, il tempère sa splendeur, il s'assimile à la poussière.

O qu'il est pur ! Il semble subsister éternellement .

J'ignore de qui il est fils ; il semble avoir précédé le maître du ciel.

5

Le ciel et la terre n'ont point d'affection particulière . Ils regardent toutes les créatures comme le chien de paille (du sacrifice).

Le Saint n'a point d'affection particulière ; il regarde tout le peuple comme le chien de paille (du sacrifice).

L'être qui est entre le ciel et la terre ressemble à un soufflet de forge qui est vide et ne s'épuise point, que l'on met en mouvement et qui produit de plus en plus (du vent).

Celui qui parle beaucoup (du Tao) est souvent réduit au silence .

Il vaut mieux observer le milieu.

6

L'esprit de la vallée ne meurt pas ; on l'appelle la femelle mystérieuse.

La porte de la femelle mystérieuse s'appelle la racine du ciel et de la terre.

Il est éternel et semble exister (matériellement).

Si l'on en fait usage , on n'éprouve aucune fatigue.

7

Le ciel et la terre ont une durée éternelle .

S'ils peuvent avoir une durée éternelle, c'est parce qu'ils ne vivent pas pour eux seuls. C'est pourquoi ils peuvent avoir une durée éternelle.

De là vient que le Saint se met après les autres, et il devient le premier .

Il se dégage de son corps, et son corps se conserve.

N'est-ce pas parce qu'il n'a point d'intérêts privés ?

C'est pourquoi il peut réussir dans ses intérêts privés .

8

L'homme d'une vertu supérieure est comme l'eau .
L'eau excelle à faire du bien aux êtres et ne lutte point.
Elle habite les lieux que déteste la foule .
C'est pourquoi (le sage) approche du Tao .
Il se plaît dans la situation la plus humble.
Son cœur aime à être profond comme un abîme .
S'il fait des largesses, il excelle à montrer de l'humanité .
S'il parle, il excelle à pratiquer la vérité .
S'il gouverne , il excelle à procurer la paix.
S'il agit , il excelle à montrer de la capacité.
S'il se meut , il excelle à se conformer aux temps.
Il ne lutte contre personne ; c'est pourquoi il ne reçoit aucune marque de blâme .

9

Il vaut mieux ne pas remplir un vase que de vouloir le maintenir (lorsqu'il est plein).

Si l'on aiguise une lame, bien qu'on l'explore avec la main, on ne pourra la conserver constamment (tranchante).

Si une salle est remplie d'or et de pierres précieuses, personne ne pourra les garder.

Si l'on est comblé d'honneurs et qu'on s'enorgueillisse, on s'attirera des malheurs .

Lorsqu'on a fait de grandes choses et obtenu de la réputation , il faut se retirer à l'écart.

Telle est la voie du ciel .

10

L'âme spirituelle doit commander à l'âme sensitive.

Si l'homme conserve l'unité , elles pourront rester indissolubles.

S'il dompte sa force vitale et la rend extrêmement souple, il pourra être comme un nouveau-né .

S'il se délivre des lumières de l'intelligence , il pourra être exempt de toute infirmité (morale).

S'il chérit le peuple et procure la paix au royaume, il pourra pratiquer le non-agir.

S'il laisse les portes du ciel s'ouvrir et se fermer , il pourra être comme la femelle (c'est-à-dire rester en repos).

Si ses lumières pénètrent en tous lieux, il pourra paraître ignorant .

Il produit les êtres et les nourrit.

Il les produit et ne les regarde pas comme sa propriété.

Il leur fait du bien et ne compte pas (073) sur eux.

Il règne sur eux et ne les traite pas en maître .

C'est ce qu'on appelle posséder une vertu profonde.

11

Trente rais se réunissent autour d'un moyeu. C'est de son vide que dépend l'usage du char.

On pétrit de la terre glaise pour faire des vases . C'est de son vide que dépend l'usage des vases.

On perce des portes et des fenêtres pour faire une maison . C'est de leur vide que dépend l'usage de la maison.

C'est pourquoi l'utilité vient de l'être , l'usage naît du non-être.

12

Les cinq couleurs émoussent la vue de l'homme .

Les cinq notes (de musique) émoussent l'ouïe de l'homme .

Les cinq saveurs émoussent le goût de l'homme .

Les courses violentes, l'exercice de la chasse égarent le cœur de l'homme.

Les biens d'une acquisition difficile poussent l'homme à des actes qui lui nuisent .

De là vient que le Saint s'occupe de son intérieur et ne s'occupe pas de ses yeux .

C'est pourquoi il renonce à ceci et adopte cela.

13

Le sage redoute la gloire comme l'ignominie ; son corps lui pèse comme une grande calamité .

Qu'entend-on par ces mots : il redoute la gloire comme l'ignominie ?

La gloire est quelque chose de bas. Lorsqu'on l'a obtenue, on est comme rempli de crainte : lorsqu'on l'a perdue, on est comme rempli de crainte.

C'est pourquoi l'on dit : il redoute la gloire comme l'ignominie .

Qu'entend-on par ces mots : son corps lui pèse comme une grande calamité ?

Si nous éprouvons de grandes calamités, c'est parce que nous avons un corps.

Quand nous n'avons plus de corps (quand nous nous sommes dégagés de notre corps), quelles calamités pourrions-nous éprouver ?

C'est pourquoi , lorsqu'un homme redoute de gouverner lui-même l'empire, on peut lui confier l'empire ; lorsqu'il a regret de gouverner l'empire, on peut lui remettre le soin de l'empire.

14

Vous le regardez (le Tao) et vous ne le voyez pas : on le dit incolore (096).

Vous l'écoutez et vous ne l'entendez pas : on le dit aphone.

Vous voulez le toucher et vous ne l'atteignez pas : on le dit incorporel.

Ces trois qualités ne peuvent être scrutées à l'aide de la parole. C'est pourquoi on les confond en une seule .

Sa partie supérieure n'est point éclairée ; sa partie inférieure n'est point obscure.

Il est éternel et ne peut être nommé .

Il rentre dans le non-être.

On l'appelle une forme sans forme une image sans image .

On l'appelle vague, indéterminé .

Si vous allez au-devant de lui, vous ne voyez point sa face ; si vous le suivez, vous ne voyez point son dos .

C'est en observant le Tao des temps anciens qu'on peut gouverner les existences d'aujourd'hui .

Si l'homme peut connaître l'origine des choses anciennes , on dit qu'il tient le fil du Tao .

15

Dans l'antiquité, ceux qui excellaient à pratiquer le Tao étaient déliés et subtils, abstraits et pénétrants.

Ils étaient tellement profonds qu'on ne pouvait les connaître.

Comme on ne pouvait les connaître, je m'efforcerai de donner une idée (de ce qu'ils étaient).

Ils étaient timides comme celui qui traverse un torrent en hiver .

Ils étaient irrésolus comme celui qui craint d'être aperçu de ses voisins .

Ils étaient graves comme un étranger (en présence de l'hôte).

Ils s'effaçaient comme la glace qui se fond .

Ils étaient rudes comme le bois non travaillé.

Ils étaient vides comme une vallée.

Ils étaient troubles comme une eau limoneuse .

Qui est-ce qui sait apaiser peu à peu le trouble (de son cœur) en le laissant reposer ?

Qui est-ce qui sait naître peu à peu (à la vie spirituelle) par un calme prolongé ?

Celui qui conserve ce Tao ne désire pas d'être plein .

Il n'est pas plein (de lui-même), c'est pourquoi il garde ses défauts (apparents), et ne désire pas (d'être jugé) parfait.

16

Celui qui est parvenu au comble du vide garde fermement le repos .
Les dix mille êtres naissent ensemble ; ensuite je les vois s'en retourner.

Après avoir été dans un état florissant, chacun d'eux revient à son origine .

Revenir à son origine s'appelle être en repos .

Être en repos s'appelle revenir à la vie.

Revenir à la vie s'appelle être constant .

Savoir être constant s'appelle être éclairé .

Celui qui ne sait pas être constant s'abandonne au désordre et s'attire des malheurs .

Celui qui sait être constant a une âme large .

Celui qui a une âme large est juste.

Celui qui est juste devient roi.

Celui qui est roi s'associe au ciel .

Celui qui s'associe au ciel imite le Tao .

Celui qui imite le Tao subsiste longtemps ; jusqu'à la fin de sa vie , il n'est exposé à aucun danger.

17

Dans la haute antiquité, le peuple savait seulement qu'il avait des rois .

Les suivants , il les aima et leur donna des louanges.

Les suivants , il les craignit.

Les suivants , il les méprisa.

Celui qui n'a pas confiance dans les autres n'obtient pas leur confiance.

63

(Les premiers) étaient graves et réservés dans leurs paroles .

Après qu'ils avaient acquis des mérites et réussi dans leurs desseins, les cent familles disaient : Nous suivons notre nature .

18

Quand la grande Voie eut dé péri, on vit paraître l'humanité et la justice.

Quand la prudence et la perspicacité se furent montrées, on vit naître une grande hypocrisie .

Quand les six parents eurent cessé de vivre en bonne harmonie, on vit des actes de piété filiale et d'affection paternelle .

Quand les États furent tombés dans le désordre, on vit des sujets fidèles et dévoués .

19

Si vous renoncez à la sagesse et quittez la prudence, le peuple sera cent fois plus heureux.

Si vous renoncez à l'humanité et quittez la justice, le peuple reviendra à la piété filiale et à l'affection paternelle.

Si vous renoncez à l'habileté et quittez le lucre, les voleurs et les brigands disparaîtront.

Renoncez à ces trois choses et persuadez-vous que l'apparence ne suffit pas.

C'est pourquoi je montre aux hommes ce à quoi ils doivent s'attacher .

Qu'ils tâchent de laisser voir leur simplicité, de conserver leur pureté , d'avoir peu d'intérêts privés et peu de désirs.

20

Renoncez à l'étude, et vous serez exempt de chagrins .

Combien est petite la différence de wei (un oui bref) et de o (un oui lent) !

Combien est grande la différence du bien et du mal !

Ce que les hommes craignent, on ne peut s'empêcher de le craindre .

Ils s'abandonnent au désordre et ne s'arrêtent jamais .

Les hommes de la multitude sont exaltés de joie comme celui qui se repaît de mets succulents , comme celui qui est monté, au printemps, sur une tour élevée.

Moi seul je suis calme : (mes affections) n'ont pas encore germé .

Je ressemble à un nouveau-né qui n'a pas encore souri à sa mère .

Je suis détaché de tout ; on dirait que je ne sais où aller.

Les hommes de la multitude ont du superflu ; moi seul je suis comme un homme qui a perdu tout.

Je suis un homme d'un esprit borné, je suis dépourvu de connaissances .

Les hommes du monde sont remplis de lumières ; moi seul je suis comme plongé dans les ténèbres.

Les hommes du monde sont doués de pénétration ; moi seul j'ai l'esprit trouble et confus.

Je suis vague comme la mer ; je flotte comme si je ne savais où m'arrêter.

Les hommes de la multitude ont tous de la capacité ; moi seul je suis stupide ; je ressemble à un homme rustique .

Moi seul je diffère des autres hommes, parce que je révère la mère qui nourrit (tous les êtres).

21

Les formes visibles de la grande Vertu émanent uniquement du Tao.

Voici quelle est la nature du Tao.

Il est vague, il est confus .

Qu'il est confus, qu'il est vague !

Au dedans de lui, il y a des images .

Qu'il est vague, qu'il est confus !

Au dedans de lui, il y a des êtres .

Qu'il est profond, qu'il est obscur !

Au dedans de lui il y a une essence spirituelle . Cette essence spirituelle est profondément vraie .

Au dedans de lui, réside le témoignage infaillible (de ce qu'il est) ; depuis les temps anciens jusqu'aujourd'hui, son nom n'a point passé.

Il donne issue (naissance) à tous les êtres.

Comment sais-je qu'il en est ainsi de tous les êtres ? (Je le sais) par le Tao .

22

Ce qui est incomplet devient entier.

Ce qui est courbé devient droit .

Ce qui est creux devient plein .

Ce qui est usé devient neuf .

Avec peu (de désirs) on acquiert le Tao (180) ; avec beaucoup (de désirs) on s'égaré.

De là vient que le Saint conserve l'Unité (le Tao), et il est le modèle du monde .

Il ne se met pas en lumière, c'est pourquoi il brille .

Il ne s'approuve point, c'est pourquoi il jette de l'éclat .

Il ne se vante point, c'est pourquoi il a du mérite.

Il ne se glorifie point, c'est pourquoi il est le supérieur des autres .

Il ne lutte point , c'est pourquoi il n'y a personne dans l'empire qui puisse lutter contre lui.

L'axiome des anciens : Ce qui est incomplet devient entier, était-ce une expression vide de sens ?

Quand l'homme est devenu véritablement parfait, (le monde) vient se soumettre à lui .

23

Celui qui ne parle pas (arrive au) non-agir .

Un vent rapide ne dure pas toute la matinée ; une pluie violente ne dure pas tout le jour .

Qui est-ce qui produit ces deux choses ? Le ciel et la terre.

Si le ciel et la terre même ne peuvent subsister longtemps , à plus forte raison l'homme !

C'est pourquoi si l'homme se livre au Tao, il s'identifie au Tao ; s'il se livre à la vertu , il s'identifie à la vertu ; s'il se livre au crime , il s'identifie au crime .

Celui qui s'identifie au Tao gagne le Tao (197) ; celui qui s'identifie à la vertu gagne la vertu ; celui qui s'identifie au crime gagne (la honte du) crime .

Si l'on ne croit pas fortement (au Tao), l'on finit par n'y plus croire .

24

Celui qui se dresse sur ses pieds ne peut se tenir droit ; celui qui étend les jambes ne peut marcher.

Celui qui tient à ses vues n'est point éclairé .

Celui qui s'approuve lui-même ne brille pas .

Celui qui se vante n'a point de mérite .

Celui qui se glorifie ne subsiste pas longtemps .

Si l'on juge cette conduite selon le Tao , on la compare à un reste d'aliments ou à un goitre hideux qui inspirent aux hommes un constant dégoût.

C'est pourquoi celui qui possède le Tao ne s'attache pas à cela.

25

Il est un être confus qui existait avant le ciel et la terre.

O qu'il est calme ! O qu'il est immatériel !

Il subsiste seul et ne change point .

Il circule partout et ne périclité point .

Il peut être regardé comme la mère de l'univers .

Moi, je ne sais pas son nom .

Pour lui donner un titre, je l'appelle Voie (Tao).

En m'efforçant de lui faire un nom, je l'appelle grand .

De grand, je l'appelle fugace .

De fugace je rappelle éloigné .

D'éloigné je l'appelle (l'être) qui revient .

C'est pourquoi le Tao est grand, le ciel est grand, la terre est grande,
le roi aussi est grand .

Dans le monde, il y a quatre grandes choses, et le roi en est une .

L'homme imite la terre ; la terre imite le ciel ; le ciel imite le Tao ; le
Tao imite sa nature.

26

Le grave est la racine du léger ; le calme est le maître du mouvement .

De là vient que le Saint marche tout le jour (dans le Tao) et ne s'écarte point de la quiétude et de la gravité .

Quoiqu'il possède des palais magnifiques, il reste calme et les fuit .

Mais hélas ! les maîtres de dix mille chars se conduisent légèrement dans l'empire !

Par une conduite légère, on perd ses ministres ; par l'emportement des passions, on perd son trône .

27

Celui qui sait marcher (dans le Tao) ne laisse pas de traces ; celui qui sait parler ne commet point de fautes ; celui qui sait compter ne se sert point d'instruments de calcul ; celui qui sait fermer (quelque chose) ne se sert point de verrou , et il est impossible de l'ouvrir ; celui qui sait lier (quelque chose) ne se sert point de cordes, et il est impossible de le délier .

De là vient que le Saint excelle constamment à sauver les hommes ; c'est pourquoi il n'abandonne pas les hommes.

Il excelle constamment à sauver les êtres ; c'est pourquoi il n'abandonne pas les êtres.

Cela s'appelle être doublement éclairé.

C'est pourquoi l'homme vertueux est le maître de celui qui n'est pas vertueux.

L'homme qui n'est pas vertueux est le secours de l'homme vertueux.

Si l'un n'estime pas son maître, si l'autre n'affectionne pas celui qui est son secours , quoiqu'ils paraissent doués de prudence, ils sont plongés dans l'aveuglement .

Voilà ce qu'il y a de plus important et de plus subtil .

28

Celui qui connaît sa force et garde la faiblesse, est la vallée de l'empire (c'est-à-dire le centre où accourt tout l'empire).

S'il est la vallée de l'empire, la vertu constante ne l'abandonnera pas ; il reviendra à l'état d'enfant .

Celui qui connaît ses lumières et garde les ténèbres, est le modèle de l'empire.

S'il est le modèle de l'empire, la vertu constante ne faillira pas (en lui), et il reviendra au comble (de la pureté).

Celui qui connaît sa gloire et garde l'ignominie est aussi la vallée de l'empire .

S'il est la vallée de l'empire, sa vertu constante atteindra la perfection et il reviendra à la simplicité parfaite (au Tao).

Quand la simplicité parfaite (le Tao) s'est répandue , elle a formé les êtres .

Lorsque le Saint est élevé aux emplois , il devient le chef des magistrats. Il gouverne grandement et ne blesse personne.

29

Si l'homme agit pour gouverner parfaitement l'empire, je vois qu'il n'y réussira pas.

L'empire est (comme) un vase divin (auquel l'homme) ne doit pas travailler .

S'il y travaille, il le détruit ; s'il veut le saisir, il le perd.

C'est pourquoi, parmi les êtres, les uns marchent (en avant) et les autres suivent ; les uns réchauffent et les autres refroidissent ; les uns sont forts et les autres faibles ; les uns se meuvent et les autres s'arrêtent .

De là vient que le Saint supprime les excès, le luxe et la magnificence .

30

Celui qui aide le maître des hommes par le Tao ne (doit pas) subjuguer l'empire par les armes.

Quoi qu'on fasse aux hommes, ils rendent la pareille .

Partout où séjournent les troupes , on voit naître les épines et les ronces.

A la suite des grandes guerres, il y a nécessairement des années de disette.

L'homme vertueux frappe un coup décisif et s'arrête. Il n'ose subjuguer l'empire par la force des armes.

Il frappe un coup décisif et ne se vante point.

Il frappe un coup décisif et ne se glorifie point.

Il frappe un coup décisif et ne s'enorgueillit point.

Il frappe un coup décisif et ne combat que par nécessité.

Il frappe un coup décisif et ne veut point paraître fort.

Quand les êtres sont arrivés à la plénitude de leur force, ils vieillissent.

Cela s'appelle ne pas imiter le Tao. Celui qui n'imité pas le Tao ne tarde pas à périr.

31

Les armes les plus excellentes sont des instruments de malheur.

Tous les hommes les détestent. C'est pourquoi celui qui possède le Tao ne s'y attache pas.

En temps de paix, le sage estime la gauche ; celui qui fait la guerre estime la droite.

Les armes sont des instruments de malheur ; ce ne sont point les instruments du sage.

Il ne s'en sert que lorsqu'il ne peut s'en dispenser, et met au premier rang le calme et le repos .

S'il triomphe, il ne s'en réjouit pas. S'en réjouir, c'est aimer à tuer les hommes .

Celui qui aime à tuer les hommes ne peut réussir à régner sur l'empire .

Dans les événements heureux, on préfère la gauche ; dans les événements malheureux, on préfère la droite.

Le général en second occupe la gauche ; le général en chef occupe la droite.

Je veux dire qu'on le place suivant les rites funèbres.

Celui qui a tué une multitude d'hommes doit pleurer sur eux avec des larmes et des sanglots.

Celui qui a vaincu dans un combat, on le place suivant les rites funèbres.

32

Le Tao est éternel et il n'a pas de nom.

Quoiqu'il soit petit de sa nature, le monde entier ne pourrait le subjuguier .

Si les vassaux et les rois peuvent le conserver , tous les êtres viendront spontanément se soumettre à eux.

Le ciel et la terre s'uniront ensemble pour faire descendre une douce rosée, et les peuples se pacifieront d'eux-mêmes sans que personne le leur ordonne.

Dès que le Tao se fut divisé , il eut un nom.

Ce nom une fois établi, il faut savoir se retenir .

Celui qui sait se retenir ne périlite jamais.

Le Tao est répandu dans l'univers .

(Tous les êtres retournent à lui) comme les rivières et les ruisseaux des montagnes retournent aux fleuves et aux mers .

33

Celui qui connaît les hommes est prudent.

Celui qui se connaît lui-même est éclairé.

Celui qui dompte les hommes est puissant.

Celui qui se dompte lui-même est fort.

Celui qui sait se suffire est assez riche.

Celui qui agit avec énergie est doué d'une ferme volonté.

Celui qui ne s'écarte point de sa nature subsiste longtemps.

Celui qui meurt et ne périt pas jouit d'une (éternelle) longévité.

34

Le Tao s'étend partout ; il peut aller à gauche comme à droite .

Tous les êtres comptent sur lui pour naître, et il ne les repousse point .

Quand ses mérites sont accomplis, il ne se les attribue point .

Il aime et nourrit tous les êtres, et ne se regarde pas comme leur maître .

Il est constamment sans désirs : on peut l'appeler petit .

Tous les êtres se soumettent à lui, et il ne se regarde pas comme leur maître : on peut l'appeler grand .

De là vient que, jusqu'à la fin de sa vie, le Saint ne s'estime pas grand .

C'est pourquoi il peut accomplir de grandes choses.

35

Le Saint garde la grande image (le Tao), et tous les peuples de l'empire accourent à lui.

Ils accourent, et il ne leur fait point de mal ; il leur procure la paix, le calme et la quiétude.

La musique et les mets exquis retiennent l'étranger qui passe .

Mais lorsque le Tao sort de notre bouche, il est fade et sans saveur.

On le regarde et l'on ne peut le voir ; on l'écoute et l'on ne peut l'entendre ; on l'emploie et l'on ne peut l'épuiser.

36

Lorsqu'une créature est sur le point de se contracter , (on reconnaît) avec certitude que dans l'origine elle a eu de l'expansion.

Est-elle sur le point de s'affaiblir, (on reconnaît) avec certitude que dans l'origine elle a eu de la force.

Est-elle sur le point de dépérir, (on reconnaît) avec certitude que dans l'origine elle a eu de la splendeur.

Est-elle sur le point d'être dépouillée de tout, (on reconnaît) avec certitude que dans l'origine elle a été comblée de dons.

Cela s'appelle (une doctrine à la fois) cachée et éclatante .

Ce qui est mou triomphe de ce qui est dur ; ce qui est faible triomphe de ce qui est fort .

Le poisson ne doit point quitter les abîmes ; l'arme acérée du royaume ne doit pas être montrée au peuple.

37

Le Tao pratique constamment le non-agir et (pourtant) il n'y a rien qu'il ne fasse.

Si les rois et les vassaux peuvent le conserver (tous les êtres se convertiront).

Si, une fois convertis, ils veulent encore se mettre en mouvement, je les contiendrai à l'aide de l'être simple qui n'a pas de nom (c'est-à-dire par le Tao).

L'être simple qui n'a pas de nom, il ne faut pas même le désirer .

L'absence de désirs procure la quiétude .

Alors l'empire se rectifie de lui-même.

LIVRE SECOND - LA VERTU

DE 德

85

Les hommes d'une vertu supérieure ignorent leur vertu ; c'est pourquoi ils ont de la vertu.

Les hommes d'une vertu inférieure n'oublient pas leur vertu ; c'est pourquoi ils n'ont point de vertu.

Les hommes d'une vertu supérieure la pratiquent sans y songer .

Les hommes d'une vertu inférieure la pratiquent avec intention .

Les hommes d'une humanité supérieure la pratiquent sans y songer.

Les hommes d'une équité supérieure la pratiquent avec intention.

Les hommes d'une urbanité supérieure la pratiquent et personne n'y répond ; alors ils emploient la violence pour qu'on les paye de retour .

C'est pourquoi l'on a de la vertu après avoir perdu le Tao ; de l'humanité après avoir perdu la vertu ; de l'équité après avoir perdu l'humanité ; de l'urbanité après avoir perdu l'équité.

L'urbanité n'est que l'écorce de la droiture et de la sincérité ; c'est la source du désordre.

Le faux savoir n'est que la fleur du Tao et le principe de l'ignorance.

C'est pourquoi un grand homme s'attache au solide et laisse le superficiel.

Il estime le fruit et laisse la fleur.

C'est pourquoi il rejette l'une et adopte l'autre.

39

Voici les choses qui jadis ont obtenu l'Unité .

Le ciel est pur parce qu'il a obtenu l'Unité.

La terre est en repos parce qu'elle a obtenu l'Unité.

Les esprits sont doués d'une intelligence divine parce qu'ils ont obtenu l'Unité.

Les vallées se remplissent parce qu'elles ont obtenu l'Unité.

Les dix mille êtres naissent parce qu'ils ont obtenu l'Unité.

Les princes et rois sont les modèles du monde parce qu'ils ont obtenu l'Unité.

Voilà ce que l'Unité a produit.

Si le ciel perdait sa pureté, il se dissoudrait ;

Si la terre perdait son repos, elle s'écroulerait ;

Si les esprits perdaient leur intelligence divine, ils s'anéantiraient ;

Si les vallées ne se remplissaient plus, elles se dessécheraient ;

Si les dix mille êtres ne naissaient plus, ils s'éteindraient ;

Si les princes et les rois s'enorgueillissaient de leur noblesse et de leur élévation, et cessaient d'être les modèles (du monde), ils seraient renversés .

C'est pourquoi les nobles regardent la roture comme leur origine (338) ; les hommes élevés regardent la bassesse de la condition comme leur premier fondement.

De là vient que les princes et les rois s'appellent eux-mêmes orphelins, hommes de peu de mérite, hommes dénués de vertu.

Ne montrent-ils pas par là qu'ils regardent la roture comme leur véritable origine ? Et ils ont raison !

C'est pourquoi , si vous décomposez un char, vous n'avez plus de char

.

(Le sage) ne veut pas être estimé comme le jade, ni méprisé comme la pierre.

40

Le retour au non-être (produit) le mouvement du Tao.

La faiblesse est la fonction du Tao.

Toutes les choses du monde sont nées de l'être ; l'être est né du non-être.

41

Quand les lettrés supérieurs ont entendu parler du Tao, ils le pratiquent avec zèle.

Quand les lettrés du second ordre ont entendu parler du Tao, tantôt ils le conservent, tantôt ils le perdent.

Quand les lettrés inférieurs ont entendu parler du Tao, ils le tournent en dérision. S'ils ne le tournaient pas en dérision, il ne mériterait pas le nom de Tao.

C'est pourquoi les anciens disaient :

Celui qui a l'intelligence du Tao paraît enveloppé de ténèbres .

Celui qui est avancé dans le Tao ressemble à un homme arriéré .

Celui qui est à la hauteur du Tao ressemble à un homme vulgaire .

L'homme d'une vertu supérieure est comme une vallée .

L'homme d'une grande pureté est comme couvert d'opprobre .

L'homme d'un mérite immense paraît frappé d'incapacité .

L'homme d'une vertu solide semble dénué d'activité .

L'homme simple et vrai semble vil et dégradé.

C'est un grand carré dont on ne voit pas les angles ; un grand vase qui semble loin d'être achevé ; une grande voix dont le son est imperceptible ; une grande image dont on n'aperçoit point la forme !

Le Tao se cache et personne ne peut le nommer.

Il sait prêter (secours aux êtres) et les conduire à la perfection.

42

Le Tao a produit un ; un a produit deux ; deux a produit trois ; trois a produit tous les êtres.

Tous les êtres fuient le calme et cherchent le mouvement.

Un souffle immatériel forme l'harmonie.

Ce que les hommes détestent , c'est d'être orphelins, imparfaits, dénués de vertu, et cependant les rois s'appellent ainsi eux-mêmes .

C'est pourquoi, parmi les êtres, les uns s'augmentent en se diminuant ; les autres se diminuent en s'augmentant.

Ce que les hommes enseignent, je l'enseigne aussi .

Les hommes violents et inflexibles n'obtiennent point une mort naturelle.

Je veux prendre leur exemple pour la base de mes instructions.

43

Les choses les plus molles du monde subjuguent les choses les plus dures du monde.

Le non-être traverse les choses impénétrables . C'est par là que je sais que le non-agir est utile.

Dans l'univers, il y a bien peu d'hommes qui sachent instruire sans parler et tirer profit du non-agir .

44

Qu'est-ce qui nous touche de plus près, de notre gloire ou de notre personne ?

Qu'est-ce qui nous est le plus précieux, de notre personne ou de nos richesses ?

Quel est le plus grand malheur, de les acquérir ou de les perdre ?

C'est pourquoi celui qui a de grandes passions est nécessairement exposé à de grands sacrifices.

Celui qui cache un riche trésor éprouve nécessairement de grandes pertes.

Celui qui sait se suffire est à l'abri du déshonneur.

Celui qui sait s'arrêter ne périclite jamais.

Il pourra subsister longtemps.

45

(Le Saint) est grandement parfait, et il paraît plein d'imperfections ; ses ressources ne s'usent point.

Il est grandement plein, et il paraît vide ; ses ressources ne s'épuisent point.

Il est grandement droit , et il semble manquer de rectitude.

Il est grandement ingénieux , et il paraît stupide.

Il est grandement disert, et il paraît bègue.

Le mouvement triomphe du froid ; le repos triomphe de la chaleur .

Celui qui est pur et tranquille devient le modèle de l'univers.

46

Lorsque le Tao régnait dans le monde , on renvoyait les chevaux pour cultiver les champs.

Depuis que le Tao ne règne plus dans le monde , les chevaux de combat naissent sur les frontières.

Il n'y a pas de plus grand crime que de se livrer à ses désirs.

Il n'y a pas de plus grand malheur que de ne pas savoir se suffire.

Il n'y a pas de plus grande calamité que le désir d'acquérir.

Celui qui sait se suffire est toujours content de son sort.

47

Sans sortir de ma maison, je connais l'univers ; sans regarder par ma fenêtre, je découvre les voies du ciel .

Plus l'on s'éloigne et moins l'on apprend .

C'est pourquoi le sage arrive (où il veut) sans marcher ; il nomme les objets sans les voir ; sans agir, il accomplit de grandes choses.

48

Celui qui se livre à l'étude augmente (388) chaque jour (ses connaissances).

Celui qui se livre au Tao diminue chaque jour (ses passions).

Il les diminue et les diminue sans cesse jusqu'à ce qu'il soit arrivé au non-agir.

Dès qu'il pratique le non-agir , il n'y a rien qui lui soit impossible.

C'est toujours par le non-agir que l'on devient le maître de l'empire.

Celui qui aime à agir est incapable de devenir le maître de l'empire .

49

Le Saint n'a point de sentiments immuables. Il adopte les sentiments du peuple .

Celui qui est vertueux, il le traite comme un homme vertueux ; celui qui n'est pas vertueux, il le traite aussi comme un homme vertueux. C'est là le comble de la vertu .

Celui qui est sincère, il le traite comme un homme sincère ; celui qui n'est pas sincère, il le traite aussi comme un homme sincère. C'est là le comble de la sincérité.

Le Saint, vivant dans le monde, reste calme et tranquille, et conserve les mêmes sentiments pour tous.

Les cent familles attachent sur lui leurs oreilles et leurs yeux.

Le Saint regarde le peuple comme un enfant .

50

L'homme sort de la vie pour entrer dans la mort .

Il y a treize causes de vie et treize causes de mort .

A peine est-il né que ces treize causes de mort l'entraînent rapidement au trépas.

Quelle en est la raison ? C'est qu'il veut vivre avec trop d'intensité .

Or j'ai appris que celui qui sait gouverner sa vie ne craint sur sa route ni le rhinocéros, ni le tigre.

S'il entre dans une armée, il n'a besoin ni de cuirasse, ni d'armes.

Le rhinocéros ne saurait où le frapper de sa corne, le tigre où le déchirer de ses ongles, le soldat où le percer de son glaive.

Quelle en est la cause ? Il est à l'abri de la mort !

51

Le Tao produit les êtres, la Vertu les nourrit. Ils leur donnent un corps et les perfectionnent par une secrète impulsion .

C'est pourquoi tous les êtres révèrent le Tao et honorent la Vertu.

Personne n'a conféré au Tao sa dignité, ni à la Vertu sa noblesse : ils les possèdent éternellement en eux-mêmes.

C'est pourquoi le Tao produit les êtres , les nourrit, les fait croître, les perfectionne, les mûrit, les alimente, les protège.

Il les produit et ne se les approprie point ; il les fait ce qu'ils sont et ne s'en glorifie point ; il règne sur eux et les laisse libres .

C'est là ce qu'on appelle une vertu profonde .

52

Le principe du monde est devenu la mère du monde.

Dès qu'on possède la mère , on connaît ses enfants.

Dès que l'homme connaît les enfants et qu'il conserve leur mère, jusqu'à la fin de sa vie il n'est exposé à aucun danger .

S'il clôt sa bouche , s'il ferme ses oreilles et ses yeux , jusqu'au terme de ses jours, il n'éprouvera aucune fatigue.

Mais s'il ouvre sa bouche et augmente ses désirs , jusqu'à la fin de sa vie, il ne pourra être sauvé.

Celui qui voit les choses les plus subtiles s'appelle éclairé ; celui qui conserve la faiblesse s'appelle fort .

S'il fait usage de l'éclat (du Tao) et revient à sa lumière, son corps n'aura plus à craindre aucune calamité.

C'est là ce qu'on appelle être doublement éclairé .

53

Si j'étais doué de quelque connaissance , je marcherais dans la grande Voie.

La seule chose que je craigne, c'est d'agir .

La grande Voie est très unie, mais le peuple aime les sentiers.

Si les palais sont très brillants , les champs sont très incultes, et les greniers très vides.

Les princes s'habillent de riches étoffes ; ils portent un glaive tranchant ; ils se rassasient de mets exquis ; ils regorgent de richesses.

C'est ce qu'on appelle se glorifier du vol ; ce n'est point pratiquer le Tao .

54

Celui qui sait fonder ne craint point la destruction ; celui qui sait conserver ne craint point de perdre.

Ses fils et ses petits-fils lui offriront des sacrifices sans interruption.

Si (l'homme) cultive le Tao au dedans de lui-même, sa vertu deviendra sincère.

S'il le cultive dans sa famille, sa vertu deviendra surabondante.

S'il le cultive dans le village, sa vertu deviendra étendue.

S'il le cultive dans le royaume, sa vertu deviendra florissante.

S'il le cultive dans l'empire, sa vertu deviendra universelle.

C'est pourquoi, d'après moi-même, je juge des autres hommes ; d'après une famille, je juge des autres familles ; d'après un village, je juge des autres villages ; d'après un royaume, je juge des autres royaumes ; d'après l'empire, je juge de l'empire .

Comment sais-je qu'il en est ainsi de l'empire ? C'est uniquement par là .

Celui qui possède une vertu solide ressemble à un nouveau-né qui ne craint ni la piqûre des animaux venimeux , ni les griffes des bêtes féroces , ni les serres des oiseaux de proie .

Ses os sont faibles, ses nerfs sont mous, et cependant il saisit fortement les objets.

Il ne connaît pas encore l'union des deux sexes, et cependant certaines parties (de son corps) éprouvent un orgasme viril . Cela vient de la perfection du semen.

Il crie tout le jour et sa voix ne s'altère point ; cela vient de la perfection de l'harmonie (de la force vitale).

Connaître l'harmonie s'appelle être constant .

Connaître la constance s'appelle être éclairé.

Augmenter sa vie s'appelle une calamité .

Quand le cœur donne l'impulsion à l'énergie vitale, cela s'appelle être fort .

Dès que les êtres sont devenus robustes, ils vieillissent.

C'est ce qu'on appelle ne pas imiter le Tao.

Celui qui n'imité pas le Tao périt de bonne heure.

56

L'homme qui connaît (le Tao) ne parle pas ; celui qui parle ne le connaît pas.

Il clôt sa bouche , il ferme ses oreilles et ses yeux , il émousse son activité , il se dégage de tous liens, il tempère sa lumière (intérieure), il s'assimile au vulgaire. On peut dire qu'il ressemble au Tao.

Il est inaccessible à la faveur comme à la disgrâce, au profit comme au détriment, aux honneurs comme à l'ignominie.

C'est pourquoi il est l'homme le plus honorable de l'univers.

57

Avec la droiture, on gouverne le royaume ; avec la ruse , on fait la guerre ; avec le non-agir, on devient le maître de l'empire .

Comment sais-je qu'il en est ainsi de l'empire ? Par ceci.

Plus le roi multiplie les prohibitions et les défenses , et plus le peuple s'appauvrit ;

Plus le peuple a d'instruments de lucre , et plus le royaume se trouble ;

Plus le peuple a d'adresse et d'habileté, et plus l'on voit fabriquer d'objets bizarres ;

Plus les lois se manifestent, et plus les voleurs s'accroissent .

C'est pourquoi le Saint dit : Je pratique le non-agir, et le peuple se convertit de lui-même.

J'aime la quiétude, et le peuple se rectifie de lui-même (461).

Je m'abstiens de toute occupation , et le peuple s'enrichit de lui-même.

Je me dégage de tous désirs, et le peuple revient de lui-même à la simplicité .

58

Lorsque l'administration (paraît) dépourvue de lumières , le peuple devient riche .

Lorsque l'administration est clairvoyante le peuple manque de tout.
Le bonheur naît du malheur, le malheur est caché au sein du bonheur. Qui peut en prévoir la fin ?

Si le prince n'est pas droit, les hommes droits deviendront trompeurs, et les hommes vertueux, pervers.

Les hommes sont plongés dans l'erreur, et cela dure depuis bien longtemps !

C'est pourquoi le Saint est juste et ne blesse pas (le peuple).

Il est désintéressé et ne lui fait pas de tort.

Il est droit et ne le redresse pas.

Il est éclairé et ne l'éblouit pas.

59

Pour gouverner les hommes et servir le ciel, rien n'est comparable à la modération .

La modération doit être le premier soin de l'homme .

Quand elle est devenue son premier soin, on peut dire qu'il accumule abondamment la vertu.

Quand il accumule abondamment la vertu, il n'y a rien dont il ne triomphe .

Quand il n'y a rien dont il ne triomphe, personne ne connaît ses limites .

Quand personne ne connaît ses limites, il peut posséder le royaume.

Celui qui possède la mère du royaume peut subsister longtemps.

C'est ce qu'on appelle avoir des racines profondes et une tige solide.

Voilà l'art de vivre longuement et de jouir d'une existence durable .

60

Pour gouverner un grand royaume, (on doit) imiter (celui qui) fait cuire un petit poisson.

Lorsque le prince dirige l'empire par le Tao, les démons ne montrent point leur puissance .

Ce n'est point que les démons manquent de puissance, c'est que les démons ne blessent point les hommes.

Ce n'est point que les démons ne (puissent) blesser les hommes, c'est que le Saint lui-même ne blesse point les hommes.

Ni le Saint ni les démons ne les blessent ; c'est pourquoi ils confondent ensemble leur vertu .

61

Un grand royaume (doit s'abaisser comme) les fleuves et les mers, où se réunissent (toutes les eaux de) l'empire .

Dans le monde, tel est le rôle de la femelle . En restant en repos, elle triomphe constamment du mâle. Ce repos est une sorte d'abaissement.

C'est pourquoi, si un grand royaume s'abaisse devant les petits royaumes, il gagnera les petits royaumes.

Si les petits royaumes s'abaissent devant un grand royaume, ils gagneront le grand royaume.

C'est pourquoi les uns s'abaissent pour recevoir, les autres s'abaissent pour être reçus.

Ce que désire uniquement un grand royaume, c'est de réunir et de gouverner les autres hommes.

Ce que désire uniquement un petit royaume , c'est d'être admis à servir les autres hommes.

Alors tous deux obtiennent ce qu'ils désiraient.

Mais les grands doivent s'abaisser !

62

Le Tao est l'asile de tous les êtres ; c'est le trésor de l'homme vertueux et l'appui du méchant .

Les paroles excellentes peuvent faire notre richesse , les actions honorables peuvent nous élever au-dessus des autres.

Si un homme n'est pas vertueux , pourrait-on le repousser avec mépris ?

C'est pour cela qu'on avait établi un empereur et institué trois ministres.

Il est beau de tenir devant soi une tablette de jade , ou d'être monté sur un quadriges ; mais il vaut mieux rester assis pour avancer dans le Tao.

Pourquoi les anciens estimaient-ils le Tao ?

N'est-ce pas parce qu'on le trouve naturellement sans le chercher tout le jour ? n'est-ce pas parce que les coupables obtiennent par lui la liberté et la vie ?

C'est pourquoi (le Tao) est l'être le plus estimable du monde.

63

(Le sage) pratique le non-agir il s'occupe de la non-occupation, et savoure ce qui est sans saveur.

Les choses grandes ou petites, nombreuses ou rares, (sont égales à ses yeux).

Il venge ses injures par des bienfaits .

Il commence par des choses aisées, lorsqu'il en médite de difficiles ; par de petites choses, lorsqu'il en projette de grandes.

Les choses les plus difficiles du monde ont nécessairement commencé par être aisées .

Les choses les plus grandes du monde ont nécessairement commencé par être petites .

De là vient que, jusqu'à la fin, le Saint ne cherche point à faire de grandes choses ; c'est pourquoi il peut accomplir de grandes choses.

Celui qui promet à la légère tient rarement sa parole .

Celui qui trouve beaucoup de choses faciles éprouve nécessairement de nombreuses difficultés.

De là vient que le Saint trouve tout difficile ; c'est pourquoi, jusqu'au terme de sa vie, il n'éprouve nulles difficultés.

64

Ce qui est calme est aisé à maintenir ; ce qui n'a pas encore paru est aisé à prévenir ; ce qui est faible est aisé à briser ; ce qui est menu est aisé à disperser.

Arrêtez le mal avant qu'il n'existe ; calmez le désordre avant qu'il n'éclate.

Un arbre d'une grande circonférence est né d'une racine aussi déliée qu'un cheveu ; une tour de neuf étages est sortie d'une poignée de terre ; un voyage de mille lis a commencé par un pas !

Celui qui agit échoue ; celui qui s'attache à une chose la perd.

De là vient que le Saint n'agit pas, c'est pourquoi il n'échoue point.

Il ne s'attache à rien, c'est pourquoi il ne perd point.

Lorsque le peuple fait une chose, il échoue toujours au moment de réussir.

Soyez attentif à la fin comme au commencement, et alors vous n'échouerez jamais.

De là vient que le Saint fait consister ses désirs dans l'absence de tout désir. Il n'estime point les biens d'une acquisition difficile.

Il fait consister son étude dans l'absence de toute étude, et se préserve des fautes des autres hommes .

Il n'ose pas agir afin d'aider tous les êtres à suivre leur nature.

65

Dans l'antiquité, ceux qui excellaient à pratiquer le Tao ne l'employaient point à éclairer le peuple ; ils l'employaient à le rendre simple et ignorant .

Le peuple est difficile à gouverner parce qu'il a trop de prudence ;
Celui qui se sert de la prudence pour gouverner le royaume, est le fléau du royaume .

Celui qui ne se sert pas de la prudence pour gouverner le royaume, fait le bonheur du royaume .

Lorsqu'on connaît ces deux choses , on est le modèle (de l'empire).
Savoir être le modèle (de l'empire), c'est être doué d'une vertu céleste .

Cette vertu céleste est profonde, immense , opposée aux créatures .
Par elle on parvient à procurer une paix générale .

66

Pourquoi les fleuves et les mers peuvent-ils être les rois de toutes les eaux ?

Parce qu'ils savent se tenir au-dessous d'elles.

C'est pour cela qu'ils peuvent être les rois de toutes les eaux.

Aussi lorsque le Saint désire d'être au-dessus du peuple, il faut que, par ses paroles, il se mette au-dessous de lui.

Lorsqu'il désire d'être placé en avant du peuple, il faut que, de sa personne, il se mette après lui.

De là vient que le Saint est placé au-dessus de tous et il n'est point à charge au peuple ; il est placé en avant de tous et le peuple n'en souffre pas .

Aussi tout l'empire aime à le servir et ne s'en lasse point .

Comme il ne dispute pas (le premier rang), il n'y a personne dans l'empire qui puisse le lui disputer .

Dans le monde tous me disent éminent , mais je ressemble à un homme borné.

C'est uniquement parce que je suis éminent, que je ressemble à un homme borné.

Quant à (ceux qu'on appelle) éclairés, il y a longtemps que leur médiocrité est connue !

Je possède trois choses précieuses : je les tiens et les conserve comme un trésor.

La première s'appelle l'affection ; la seconde s'appelle l'économie ; la troisième s'appelle l'humilité, qui m'empêche de vouloir être le premier de l'empire.

J'ai de l'affection , c'est pourquoi je puis être courageux.

J'ai de l'économie , c'est pourquoi je puis faire de grandes dépenses.

Je n'ose être le premier de l'empire, c'est pourquoi je puis devenir le chef de tous les hommes .

Mais aujourd'hui on laisse l'affection pour s'abandonner au courage ; on laisse l'économie pour se livrer à de grandes dépenses ; on laisse le dernier rang pour rechercher le premier :

Voilà ce qui conduit à la mort .

Si l'on combat avec un cœur rempli d'affection, on remporte la victoire ; si l'on défend (une ville), elle est inexpugnable.

Quand le ciel veut sauver un homme, il lui donne l'affection pour le protéger .

68

Celui qui excelle à commander une armée, n'a pas une ardeur belliqueuse .

Celui qui excelle à combattre ne se laisse pas aller à la colère.

Celui qui excelle à vaincre ne lutte pas .

Celui qui excelle à employer les hommes se met au-dessous d'eux .

C'est là ce qu'on appelle posséder la vertu qui consiste à ne point lutter.

C'est ce qu'on appelle savoir se servir des forces des hommes .

C'est ce qu'on appelle s'unir au ciel.

Telle était la science sublime des anciens.

69

Voici ce que disait un ancien guerrier :

Je n'ose donner le signal, j'aime mieux le recevoir.

Je n'ose avancer d'un pouce, j'aime mieux reculer d'un pied.

C'est ce qui s'appelle n'avoir pas de rang à suivre, de bras à étendre, d'ennemis à poursuivre, ni d'arme à saisir.

Il n'y a pas de plus grand malheur que de résister à la légère.

Résister à la légère, c'est presque perdre notre trésor .

Aussi, lorsque deux armées combattent à armes égales, c'est l'homme le plus compatissant qui remporte la victoire.

70

Mes paroles sont très faciles à comprendre, très faciles à pratiquer.

Dans le monde personne ne peut les comprendre, personne ne peut les pratiquer .

Mes paroles ont une origine, mes actions ont une règle .

Les hommes ne les comprennent pas, c'est pour cela qu'ils m'ignorent.

Ceux qui me comprennent sont bien rares. Je n'en suis que plus estimé.

De là vient que le Saint se revêt d'habits grossiers et cache des pierres précieuses dans son sein.

71

Savoir et (croire qu'on) ne sait pas, c'est le comble du mérite .

Ne pas savoir et (croire qu'on) sait, c'est la maladie (des hommes).

Si vous vous affligez de cette maladie vous ne l'éprouverez pas .

Le Saint n'éprouve pas cette maladie, parce qu'il s'en afflige .

Voilà pourquoi il ne l'éprouve pas.

72

Lorsque le peuple ne craint pas les choses redoutables , ce qu'il y a de plus redoutable (la mort) vient fondre sur lui.

Gardez-vous de vous trouver à l'étroit dans votre demeure , gardez-vous de vous dégoûter de votre sort ,

Je ne me dégoûte point du mien, c'est pourquoi il ne m'inspire point de dégoût.

De là vient que le Saint se connaît lui-même et ne se met point en lumière ; il se ménage et ne se prise point .

C'est pourquoi il laisse ceci et adopte cela .

73

Celui qui met son courage à oser, trouve la mort .

Celui qui met son courage à ne pas oser, trouve la vie.

De ces deux choses , l'une est utile, l'autre est nuisible.

Lorsque le ciel déteste quelqu'un, qui est-ce qui pourrait sonder ses motifs ?

C'est pourquoi le Saint se décide difficilement à agir.

Telle est la voie (la conduite) du ciel.

Il ne lutte point , et il sait remporter la victoire.

Il ne parle point, et (les êtres) savent lui obéir.

Il ne les appelle pas, et ils accourent d'eux-mêmes.

Il paraît lent , et il sait former des plans habiles.

Le filet du ciel est immense, ses mailles sont écartées et cependant personne n'échappe.

74

Lorsque le peuple ne craint pas la mort, comment l'effrayer par la menace de la mort ?

Si le peuple craint constamment la mort, et que quelqu'un fasse le mal, je puis le saisir et le tuer, et alors qui osera (l'imiter) ?

Il y a constamment un magistrat suprême qui inflige la mort .

Si l'on veut remplacer ce magistrat suprême, et infliger soi-même la mort, on ressemble à un homme (inhabile) qui voudrait tailler le bois à la place d'un charpentier.

Lorsqu'on veut tailler le bois à la place d'un charpentier, il est rare qu'on ne se blesse pas les mains.

75

Le peuple a faim parce que le prince dévore une quantité d'impôts.

Voilà pourquoi il a faim.

Le peuple est difficile à gouverner parce que le prince aime à agir.

Voilà pourquoi il est difficile à gouverner.

Le peuple méprise la mort parce qu'il cherche avec trop d'ardeur les moyens de vivre.

Voilà pourquoi il méprise la mort.

Mais celui qui ne s'occupe pas de vivre est plus sage que celui qui estime la vie.

76

Quand l'homme vient au monde , il est souple et faible ; quand il meurt, il est roide et fort.

Quand les arbres et les plantes naissent, ils sont souples et tendres ; quand ils meurent, ils sont secs et arides.

La roideur et la force sont les compagnes de la mort ; la souplesse et la faiblesse sont les compagnes de la vie.

C'est pourquoi, lorsqu'une armée est forte, elle ne remporte pas la victoire.

Lorsqu'un arbre est devenu fort, on l'abat .

Ce qui est fort et grand occupe le rang inférieur ; ce qui est souple et faible occupe le rang supérieur .

77

La voie du ciel (c'est-à-dire le ciel) est comme l'ouvrier en arcs , qui abaisse ce qui est élevé, et élève ce qui est bas ; qui ôte le superflu, et supplée à ce qui manque.

Le ciel ôte à ceux qui ont du superflu pour aider ceux qui n'ont pas assez .

Il n'en est pas ainsi de l'homme : il ôte à ceux qui n'ont pas assez pour donner à ceux qui ont du superflu.

Quel est celui qui est capable de donner son superflu aux hommes de l'empire ? Celui-là seul qui possède le Tao.

C'est pourquoi le Saint fait (le bien) et ne s'en prévaut point.

Il accomplit de grandes choses et ne s'y attache point .

Il ne veut pas laisser voir sa sagesse .

78

Parmi toutes les choses du monde , il n'en est point de plus molle et de plus faible que l'eau, et cependant, pour briser ce qui est dur et fort, rien ne peut l'emporter sur elle.

Pour cela rien ne peut remplacer l'eau .

Ce qui est faible triomphe de ce qui est fort ; ce qui est mou triomphe de ce qui est dur.

Dans le monde il n'y a personne qui ne connaisse (cette vérité), mais personne ne peut la mettre en pratique.

C'est pourquoi le Saint dit : Celui qui supporte les opprobres du royaume devient chef du royaume.

Celui qui supporte les calamités du royaume devient le roi de l'empire.

Les paroles droites paraissent contraires (à la raison) .

79

Si vous voulez apaiser les grandes inimitiés des hommes , ils conserveront nécessairement un reste d'inimitié.

Comment pourraient-ils devenir vertueux ?

De là vient que le Saint garde la partie gauche du contrat et ne réclame rien aux autres,

C'est pourquoi celui qui a de la vertu songe à donner , celui qui est sans vertu songe à demander .

Le ciel n'affectionne personne en particulier. Il donne constamment aux hommes vertueux .

80

(Si je gouvernais) un petit royaume et un peuple peu nombreux, n'eût-il des armes que pour dix ou cent hommes, je l'empêcherais de s'en servir.

J'apprendrais au peuple à craindre la mort et à ne pas émigrer au loin .

Quand il aurait des bateaux et des chars, il n'y monterait pas .

Quand il aurait des cuirasses et des lances, il ne les porterait pas .

Je le ferais revenir à l'usage des cordelettes nouées .

Il savourerait sa nourriture , il trouverait de l'élégance dans ses vêtements, il se plairait dans sa demeure, il aimerait ses simples usages.

Si un autre royaume se trouvait en face du mien, et que les cris des coqs et des chiens s'entendissent de l'un à l'autre , mon peuple arriverait à la vieillesse et à la mort sans avoir visité le peuple voisin .

81

Les paroles sincères ne sont pas élégantes ; les paroles élégantes ne sont pas sincères.

L'homme vertueux n'est pas disert ; celui qui est disert n'est pas vertueux.

Celui qui connaît (le Tao) n'est pas savant ; celui qui est savant ne le connaît pas.

Le Saint n'accumule pas (les richesses).

Plus il emploie (sa vertu) dans l'intérêt des hommes , et plus elle augmente.

Plus il donne aux hommes et plus il s'enrichit.

Telle est la voie du ciel, qu'il est utile aux êtres et ne leur nuit point.

Telle est la voie du Saint, qu'il agit et ne dispute point .